

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM !

vendredi 24 octobre 1924

Sommaire :

Les élections présidentielles	aux États-Unis	V ^{te} Ch. du Bus de Warnaffe
L'autre crépuscule		Fernand Wachtelaer
Lettre de condoléances	sur la mort d'Anatole France	Omer Englebert
L'école et la liberté	A Jérusalem	Fernand Deschamps
		Chan. Paul Halfants

Les idées et les faits : Chronique des idées : Souvenirs littéraires, J. Schyrgens. — Allemagne. — Turquie. — Amérique.

La Semaine

* A l'Assemblée générale de la Fédération des Cercles et des Associations catholiques, le président, M. Paul Segers a défendu les idées exposées ici sur le parti catholique et sur son programme, alors que La Métropole, qui passe pour être son journal, n'avait pas cessé de dénoncer ces idées comme la fin de tout...

Union de tous les catholiques pour défendre les intérêts religieux ; maintenir au programme l'unité nationale, mais faire un pressant appel aux séparatistes catholiques, pour que, malgré leur séparatisme, ils votent pour nous.

Ayons le triomphe modeste...

* L'emprunt Dawes a été couvert plusieurs fois en Angleterre. En France, il a été placé sans appel à la souscription publique. En Hollande, il a été couvert cent fois. Chez nous, tout a été pris par les banques, et la demande a dépassé l'offre...

Il est vrai que l'affaire est bonne : placement sûr, gros intérêt, grosse commission.

Evidemment, il faut aider l'Allemagne à se relever financièrement si on veut normaliser les conditions européennes, quitte à regretter toujours que Versailles ait maintenu l'unité allemande qui demain peut-être fera courir à la paix les plus graves dangers.

Mais cet empressement de l'or laisse rêveur quand même...

* Funérailles laïques d'Anatole France avec rentrée en scène de Caillaux, et drapeaux rouges dans le cortège. Digne apothéose de celui que tous les éléments de désordre et de déchristianisation ont tenu à célébrer comme leur prophète. Et les protestations se sont élevées trop rares et trop timides. Triste...

Bruxelles : 81, rue de l'Abbaye.

(Tél. : 451,70 ; Compte chèque-postal : 48.916)

CHOCOLAT

D
U
C

CHOCOLAT



DU C ANVERS

LA
GRANDE
MARQUE
BELGE

Action catholique

79, Chaussée de Haecht, 79, Bruxelles

Se recommande spécialement pour l'édition de tout ouvrage
Religieux, Philosophique, Scientifique, etc.



PARQUETERIE

DE LUXE ET ORDINAIRE

SYSTÈMES HYDROFUGES

sur Carreaux spéciaux et sur Béton

PARQUETS MASSIFS sur Citages

Téléph. : 32194

PARQUETS TAPIS

USINE A VAPEUR

BUREAUX et ATELIERS : 9, Rue Saint-Hubert, 9

Rond Point de l'Avenue de Tervueren (Cinquantenaire)

QUI
S'HABILLE BIEN

S'HABILLE CHEZ

Franç. Vanderlinden

17, rue des Cultes, 17

:- BRUXELLES :-

G. VERAART ● ● ● ●

● ● ● ● **DÉCORATION**

PEINTURE — DÉCOR — AMEUBLEMENT

25, PLACE VAN MEYEL ETTERBEEK
BRUXELLES

ENTREPRISE GÉNÉRALE ♦ ♦ ♦ ♦ ♦
♦ ♦ ♦ DE DÉCORATION INTÉRIEURE

Les élections présidentielles aux Etats-Unis ⁽¹⁾

III. — Les vedettes

Huit partis seront en présence aux élections du 4 novembre : le parti républicain, actuellement au pouvoir, le parti démocratique et le parti radical. En signalant en bloc les cinq autres, nous aurons dit d'eux tout ce qu'il faut en savoir.

Passons en revue aujourd'hui les candidats présentés par chacun des trois principaux partis.

* * *

S'il leur fallait caractériser d'un mot le Président *Coolidge*, candidat républicain à la présidence, les Américains seraient unanimes à l'appeler Calvin le Taciturne.

Coolidge est l'homme qui ne parle pas.

Il est souvent malaisé de discerner tout de suite si pareil sphinx est un philosophe qui s'exile dans un mutisme dédaigneux, ou un ignare habile à faire passer son silence forcé pour de la modestie.

De méchantes langues prétendent que Coolidge ne dit rien parce qu'il n'a rien à dire. A les en croire, ce serait un sphinx deuxième manière.

Ces gens se trompent.

Comme l'écrivait il y a quelques mois dans ces colonnes M. Hoffman Nickerson, Coolidge est un philosophe qui sait le prix du silence. C'est un sage qui aime mieux rester le maître de la parole qu'il n'a pas proférée qu'être l'esclave de celle qu'il a prononcée. Par là il se révèle politique prudent.

Plutôt que de parler, il agit.

Il faut même croire qu'il agit bien puisqu'il fut élu candidat à la présidence au premier tour de scrutin de la convention républicaine de Cleveland.

Succès d'enthousiasme? Non. Coolidge n'est pas « emballant » Austère, correct et sentencieux, il est incapable d'électriser les foules comme l'eût fait un Roosevelt. Ce n'est pas un d'Artagnan, ni un Charlot. Il se contente d'être raisonnable, consciencieux et droit.

C'est un caractère.

Coolidge se révéla en 1919 comme gouverneur de l'État de Massachusetts. La police de Boston s'était mise en grève, abandonnant le pavé à la racaille. Coolidge s'en inquiéta. — « Personne n'a le droit de faire grève au détriment de la sécurité publique, personne, nulle part, jamais. » Ainsi parla, avec infiniment de sagesse, Calvin le Taciturne. Il rétablit l'ordre, réorganisa la police et refusa la réadmission des agents grévistes en dépit des influences et des « protections » qui jouèrent.

C'est dans ces conditions qu'il se représenta aux élections gubernatoriales de 1920, où il obtint une écrasante majorité.

Signalé par cet acte d'impassible fermeté, Coolidge fut nommé par acclamation candidat républicain à la vice-présidence pour les élections présidentielles de 1920. Le triomphe de son parti l'obligea à se transporter à Washington D. C. où il entra dans son rôle nouveau en présidant le Sénat. Fonction honorifique dont rien ne paraissait devoir le distraire, lorsque la mort soudaine de Harding appela le vice-président Coolidge à la Maison Blanche. Les journaux de l'époque rapportèrent comment Coolidge fut avisé de son destin inattendu pendant qu'il séjournait à la ferme de son père. Il prêta aussitôt le serment constitutionnel entre les mains de ce dernier et partit pour la capitale fédérale, investi de la magistrature suprême.

La transmission des pouvoirs se faisait dans la famille républicaine ; ce n'était pas un motif pour que le nouveau Président adoptât nécessairement toutes les vues de son prédécesseur. Le Congrès et le pays attendirent avec impatience la publication d'un programme. Pendant quatre mois Coolidge ne révéla rien. C'est le 7 décembre 1923 qu'il donna un premier signe de vie en adressant un message au Congrès. Il y prit nettement position dans les principaux problèmes de l'heure : il préconisa un projet de réduction d'impôts présenté par le secrétaire du Trésor, Mellon ; il recommanda la proposition Harding-Hughes relative à la Cour internationale de Justice ; il se déclara adversaire de l'octroi d'une allocation aux vétérans et opposé à toute mesure radicale contre l'immigration japonaise.

Coolidge avait parlé ; le peuple et le Congrès devaient être satisfaits. Le peuple, oui, mais non le Congrès. Dès le jour où Coolidge eut publié son message, la majorité républicaine s'y ingénia à contrecarrer la politique présidentielle avec un acharnement dont l'histoire parlementaire américaine offre peu d'exemples.

Le Congrès rejeta le projet Mellon. Les sénateurs républicains du comité des relations extérieures adoptèrent un plan de Cour internationale de Justice différent de celui que préconisa Coolidge. Le Congrès vota une première, puis une seconde fois sur le veto présidentiel, l'allocation aux combattants. Enfin, en réponse aux tendances conciliatrices de Coolidge, le Congrès interdit complètement l'entrée des États-Unis aux populations asiatiques.

Au bref, le Congrès fit très exactement tout ce que le Président ne voulait pas, et refusa systématiquement tout ce qu'il désirait.

Situation paradoxale aux yeux du spectateur européen, mais tout à fait dans l'ordre constitutionnel américain. Le législatif et l'exécutif sont réciproquement indépendants et peuvent très normalement vivre sur pied de guerre jusqu'au jour où le plus faible ou le plus essoufflé cédera, et s'ils sont

(1) Voir *Revue catholique des idées et des faits* du 17 octobre 1924.

d'une force et d'un entraînement égaux, jusqu'au jour où le peuple dira, par son vote, celui des deux adversaires qu'il approuve et soutient.

C'est ce qui devra se produire aux élections prochaines.

Il est impossible que dans les questions capitales qui viennent de se discuter, le Président et le Congrès antagonistes eussent pu refléter l'un et l'autre l'opinion populaire qu'ils sont censés représenter tous deux. Il va donc falloir que par son vote l'électeur républicain réprouve le Congrès ou le Président.

Il est probable que le Congrès sera le vaincu de l'épreuve. Le public républicain semble avoir une tendance à se ranger du côté de Coolidge ; ce public est plus soucieux d'avoir un président capable que d'assurer un leader à un parti. Que le Congrès ait été en brette avec Coolidge, c'est normal : aux États-Unis le législatif s'est toujours cabré sous l'éperon de l'exécutif. Mais c'est précisément parce que Coolidge a des éperons et qu'il en use, que le public applaudit.

* * *

La pipe ou un juron aux lèvres, voici... un charretier ?

Grande erreur, Madame ! Le général *Dawes* lui-même, candidat républicain à la vice-présidence, conservateur comme Coolidge, et aussi expansif que ce dernier est réfrégérant.

Dawes est un « type ».

Né en 1865, il commença par entreprendre des études d'ingénieur qu'il compléta par des études de droit. Il s'établit comme avocat à Lincoln en 1887, se maria, publia un ouvrage remarqué sur le système bancaire des États-Unis, fonda une compagnie gazière, monta une banque, glissa dans la politique et occupa pendant cinq ans (1897-1902) le poste de Contrôleur de la Trésorerie sous Mac Kinley. Après quoi il se replongea dans les affaires jusqu'en 1917. Agé de 52 ans, il arriva en France comme major d'artillerie pour passer bientôt au grade de brigadier général, chargé de l'approvisionnement des forces expéditionnaires américaines. Rentré aux États-Unis, il composa une « mélodie en A mineur » pour violon et fut nommé au poste nouveau de Directeur du Budget. Comme tel, en 1921-1922, il parvint à réduire le budget de 1.600.000.000 de dollars.

Nous n'ajoutons pas qu'il présida le dernier comité d'experts et qu'il a donné son nom à un « plan » dont on a le droit de ne rien dire avant de l'avoir vu pratiquer.

Voilà Dawes.

Activité débordante et éclectique, organisateur hardi et esprit pratique, homme de cœur et bon vivant, il est fort sympathique aux États-Unis.

Le parti républicain fut habile en l'associant aux destinées de Coolidge. Il constitue avec celui-ci une équipe redoutable, dont les adversaires reconnaissent les mérites et le danger.

* * *

M. *Davis*, candidat démocratique à la présidence, ne rougira pas de vous avouer qu'à l'encontre de M. Coolidge il ne fut pas nommé par acclamation au premier tour de scrutin de sa convention.

Sa nomination fut laborieuse. Il fallut que les délégués des 49 États eussent voté chacun 103 fois avant qu'il obtînt la majorité nécessaire...

Elle fut épique, cette convention démocratique de New-York.

Deux candidats sérieux étaient en présence dès le début :

Mac Adoo, gendre de Wilson, et Al. Smith, gouverneur de l'État de New-York. Aucun des deux n'était capable de recueillir les 2/3 des votes, quantum nécessaire pour être proclamé candidat : Mac Adoo, parce qu'il avait été impliqué dans le scandale des pétroles (1) ; Smith, parce qu'il était catholique. Néanmoins les partisans de l'un et de l'autre s'obstinèrent. Pour sortir de l'impasse, les lieutenants de Mac Adoo proposèrent, au bout de huit jours, des modifications à la procédure électorale traditionnellement admise par le comité du parti. Vaine tentative : la règle des 2/3 et celle du vote par États furent maintenues. On se remit à voter de plus belle, et toujours avec le même succès. Finalement certains se fatiguèrent, prêts à se rallier au nom nouveau qu'on leur proposerait. Celui de Davis fut prononcé et devint le centre d'une diversion soudaine. Les cotes de Mac Adoo et de Smith dégingolèrent tandis que les chiffres obtenus par Davis grossissaient, grossissaient jusqu'à atteindre et dépasser les deux tiers... au cent quatrième tour de scrutin et après quinze jours de vociférations.

Et vivat Davis !

Davis est un juriste, comme Dawes est homme d'affaires. Il pratiqua le droit assez longtemps et le professa avant d'entrer dans la politique comme membre de la législature de Virginie. Il devint membre du Congrès en 1911 et se signala par une grande activité dans les comités. Wilson en fit son Solicitor General avant de l'envoyer comme ambassadeur à la Cour de Saint James. Il fut rappelé de Londres en 1921, frappé par l'inevitable coutume qui veut qu'à l'arrivée d'un nouveau parti au pouvoir, les fonctionnaires de l'ancienne administration soient remerciés.

Davis revint en Amérique où il ne s'occupa plus guère de politique active pour s'adonner au Barreau. Il est le conseil de la maison Morgan, de la Guaranty Trust Company et d'autres grandes sociétés. Personne ne sera étonné d'apprendre qu'il est conservateur, comme Coolidge et Dawes. Mais il a un programme différent du leur, ce qui lui permet de s'affirmer démocrate.

C'est un esprit cultivé et indépendant, en qui Dawes et Coolidge trouvent un adversaire de leur taille.

* * *

Le parti républicain a cru pouvoir présenter au suffrage populaire deux candidats nettement conservateurs. Le parti démocratique est trop soucieux de se concilier l'élément avancé de ses électeurs et de le détourner de La Follette pour pouvoir se passer pareille fantaisie. Aussi a-t-il « racheté » le choix de son candidat présidentiel par celui du candidat à la vice-présidence, de façon à obtenir une nuance moyenne du mélange de leurs deux teintes.

A Davis le conservateur il a adjoint le progressiste C. W. Bryan, frère du plus célèbre W. J. Bryan qui fit des apparitions régulières sur l'avant-scène politique au cours des dernières décades, mais reentra toujours dans la coulisse avant d'avoir joué un rôle.

En s'attachant Bryan, le parti démocratique, puissant surtout dans le Sud, espère probablement lutter avec honneur contre les progressistes dans l'Ouest. Il se met surtout fort à l'aise pour répondre au reproche de conservatismisme qu'on pourrait lui adresser en désignant Davis, tout comme en exhibant Davis il peut se laver de l'accusation de radicalisme.

(1) V. *Revue catholique* du 7 mars 1924.

que d'autres ne manqueraient pas de lui lancer en montrant du doigt C. W. Bryan.

Bref, le parti démocratique tient en magasin des candidats pour tous les goûts ; il suffit de changer de rayon pour trouver ce que l'on cherche, toujours sous la même étiquette *démocratique*.

L'élastique est matière courante aux États-Unis...

* * *

Après l'attelage républicain, conservateur homogène, et l'équipe démocratique panachée, il reste à présenter le tandem progressiste, radical très pur.

La Follette est un rueur dans les rangs.

Des publicistes bien informés prétendent qu'il ne brigue pas la présidence et que son effort, dans la présente campagne, tendrait moins à emporter d'assaut la Maison Blanche qu'à constituer au sein du Congrès un groupe radical suffisamment puissant pour tenir la « balance du pouvoir ». Chef de ce groupement, La Follette serait le maître de l'assemblée et tiendrait en échec le Président...

Sans scruter ses intentions ni rechercher les mobiles de ses manœuvres, il faut reconnaître qu'elles sont sérieuses et semblent devoir entraîner de plus grandes conséquences que la dissidence de Roosevelt en 1912.

La Follette groupé les malcontents. Dieu sait s'il en est, en Amérique comme partout ! Il est assuré de l'appui d'organisations ouvrières puissantes. Il promet beaucoup de choses. Il aura des voix, et en grand nombre.

Politicien de carrière, il est à cent lieues d'être un homme d'État.

Ce serait — éventuellement — un président fort menaçant pour notre relative sécurité. Dans un discours prononcé le 15 octobre à St-Louis devant un vaste auditoire presque exclusivement composé de ces américano-allemands dont il escompte les votes, il s'éleva avec indignation contre l'attitude des États-Unis en 1917, attaqua violemment le traité de Versailles qualifié de traité d'infamie, et préconisa sans ambages la reconnaissance des Soviets.

Doux langage, charmant ami...

* * *

Le sénateur démocratique Wheeler n'a pas de « record » très spécial. Comme La Follette, c'est un transfuge. Comme La Follette, il défend un programme de circonstance, à la base duquel il n'y a aucune théorie gouvernementale.

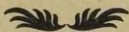
Il serait certainement fort embarrassé de sentir le pouvoir — et les responsabilités — s'appesantir sur ses épaules.

Il ne court aucun risque de ce côté, et il doit le savoir.

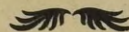
* * *

Lequel des six sera l'élu ?

CH. DU BUS DE WARNAFFE.



Toute demande de changement d'adresse devra dorénavant être accompagnée de 75 centimes en timbres-poste, si on désire qu'il y soit donné suite.



L'autre Crépuscule (1)

Le soir est l'heure mélancolique. Cette lumière mourante, cette beauté du jour qui s'éteint, suggèrent à l'homme la fin prochaine de tout ici-bas. L'âme se trouble en voyant les clartés quitter la terre quand

... le crépuscule ami s'endort dans la vallée (2).

Les arbres se profilent en silhouettes noires sur le fond lumineux du couchant comme des ombres chinoises sur une soie de clarté.

Sur la mer aussi, les barques s'assombrissent et l'on voit se dessiner au loin, sur la nappe moirée, quelques petites voiles qui attendent immobiles que la mort des dernières lueurs les confonde dans la nuit...

Mais l'autre crépuscule, celui du matin, portant les mêmes teintes et les mêmes nuances en ordre ascendant, verse la joie dans l'âme qu'il rejouit. Il surgit des ténèbres à quelque point imprécis de l'horizon, sur la crête d'une colline, à la limite d'une plaine ; sa blancheur encore pâle chasse les miasmes nocturnes jusqu'au moment où paraît l'aurore qui jette les enchantements de sa lumière

sur l'herbe d'émeraude et sur l'or du gazon.

Ainsi sur l'ancienne Ile des Saints dont les splendeurs chrétiennes s'étaient obscurcies sous la nuit des erreurs, un jour nouveau s'est levé, portant la jeunesse et la fraîche lumière du matin. Il y a cent ans, leur incertaine, cette renaissance est à présent l'aurore éclatante d'un avenir radieux de promesses.

Je demandais à un Anglais fervent et enthousiaste comment la foi endormie sous les siècles s'était ranimée dans son pays. « C'est, me dit-il, de la présence des prêtres français émigrés que date ce réveil. La vie de ces exilés était si édifiante, leur piété révélait un caractère si différent de nos conceptions anglicanes que leur passage laissa dans ce pays l'idée que leur religion était quelque chose de mieux. Le nom de catholique d'ailleurs suscitait des regrets du passé dans les cœurs anglais, qui sentaient vaguement qu'il avait exprimé la foi de leurs pères. » Car la chaîne mystérieuse qui relie le passé à l'avenir peut se briser, d'invisibles forces la ressoudent toujours.

La Révolution voulant éteindre le flambeau de la foi en France, en fit rejaillir les étincelles sur un autre sol. Ainsi la tempête, éparpillant les feuilles et les fleurs de la forêt, en rejette les graines sur de nouvelles terres.

L'exemple des prêtres exilés n'avait laissé que des influences éparpillées dans l'atmosphère spirituelle. Ces idées latentes, ces aspirations vers un passé insaisissable reçurent une expression dans l'œuvre de deux génies du verbe : Walter Scott le poète et O'Connell l'orateur. Comme le soc ouvrant la terre aux semences de vie, leur parole vint creuser des sillons pour les principes féconds de la foi.

Walter Scott, armant son luth pour célébrer les gloires patriales, découvre à chaque pas de sa pensée errante dans l'histoire, des grandeurs de l'antique foi. Les moines et les preux, les douces moniales et les dames charitables ; les psaumes que le père chantait sur la colline roussie par l'automne et la chapelle de sainte Marguerite abritée dans le ravin broussaillieux, toute la poésie de l'Écosse révélait l'inspiration du génie de Rome injustement abhorrée. La muse du poète en quête de beauté le conduit au seuil des sanctuaires évanouis dont il a cru voir les vitraux s'illuminer dans la nuit des temps ; sa nostalgie du passé le fait asseoir parmi les ruines de l'abbaye de Melrose ou voguer sur l'île sainte de Lindisfarne. Avec quel amour il chante dans *Marmion* cette côte northumbrienne où toutes les vieilles pierres sont des vestiges monastiques !

O'Connell, lui, ne découvre pas le passé, car le passé vit en lui. Il vient d'Irlande, avec sa foi intacte, la foi de ses ancêtres, généreuse, débordante et vivace — qui l'inspire ; il force les portes de Westminster et le premier éclat de sa parole victorieuse subjugué le Parle-

(1) Dernier chapitre d'un ouvrage qui paraîtra bientôt à l'Action Catholique, 79, chaussée de Haecht, Bruxelles, sous le titre : *Le Crépuscule de l'Ile des Saints*.

Les lecteurs de la *Revue Catholique* auront la primeur des plus beaux passages de ce livre consacré à la gloire des Saints d'Angleterre.

(2) Alfred de Vigny.

ment britannique. Il parle d'Irlande opprimée, de justice pour son pays et de fidélité à l'Église gardienne des libertés humaines. Pouvoir immortel de l'éloquence ! Tous les hommes d'État de l'Angleterre à l'apogée de la grandeur, les Pitt et les Burke, les Fox et les Wellington, écoutent en silence ce député de l'Irlande qui revendique la liberté pour sa foi et sa patrie. De ses accents pathétiques telle est l'emprise sur les esprits que Charles Dickens écrivait au ban : des journalistes dut parfois déposer sa plume, tant l'émotion le troublait.

Quand l'Angleterre vit ce géant de la parole se dresser dans le cadre gothique de la Chambre des Communes, elle se trouva soudain face à face avec son passé, avec mille ans de son histoire qu'elle avait en quelque sorte reniés et voulu oublier. Le voile se déchirait. Quand elle se rendit compte que cette voix trouvait des échos dans tout le monde chrétien, elle comprit l'universelle unité de l'Église qu'elle avait quittée. C'est O'Connell qui a réveillé la conscience catholique dans l'âme anglaise.

Elle avait sommeillé, cette conscience, pareille à ces graines rares enfouies dans une terre riche, qui ont une vie latente de plusieurs siècles. Elle se révéla dans sa maturité avec John-Henry Newman, dont la conversion fut le moment le plus saisissant de cette résurrection de la foi du passé. Quelle surprise et quelle déroute pour d'autres, quelle tranquillité et quelle joie pour d'autres !

Le chef du Mouvement d'Oxford converti ! Newman, qui s'absorbe dans l'étude des Pères de l'Église pour y affermir sa croyance anglicane, et qui en sort catholique ! qui lutte anxieusement contre sa conscience pour être vaincu par la logique de son génie ! Newman, sur qui reposaient les espérances de l'anglicanisme, devenu irréfutable défenseur de l'immaculée Conception et de l'Infaillibilité ! Le plus illustre professeur d'Oxford, cardinal de l'Église romaine : quelle revanche de Campion !

A la même époque, deux de ses contemporains, et comme lui *clergymen* convertis ; Manning, l'auteur du *Petri Privilegium* et Wiseman, l'écrivain de *Fabola*, se succédaient sur le siège archiepiscopal de Westminster. Ainsi les esprits d'élite du clergé anglican aboutissaient au catholicisme et rendaient témoignage à la Foi de leurs pères — *the Faith of our Fathers* — comme l'a appelée le Cardinal Gibbons en tête d'un livre fameux.

Après, ce fut la conversion éclatante de Benson, un fils du primat anglican de Cantorbéry. Les idées de sa jeunesse ébranlées par l'étude ; le ministère protestant délaissé faute de conviction ; une année passée dans la retraite, dans la lutte intérieure de la vérité cherchée ; et Robert-Hugh Benson demande l'admission dans les Ordres sacrés. Il avait déjà écrit son premier livre, le procès d'Elisabeth : *By what Authority ?* Dans ses romans historiques, il cite la Réforme au passé graveleux, devant la barre de l'Histoire, et pose de manière inéluctable le troublant problème des origines anglicanes. Le déshonneur de cette naissance de l'hérésie au sein du crime devient sous sa plume un argument décisif, un motif impérieux de conversion pour le protestant de bonne foi. La narration ici devient critique historique. « Les récits de Mgr Benson, écrivait le *Times*, sont empreints d'une sincérité qui entraîne l'assentiment du lecteur ; ils atteignent par leur sens pénétrant un but plus élevé, et plus estimé de l'auteur, que son art. » Les événements prennent un singulier relief dans ces puissantes évocations où on sent bruite sous la vie une sensibilité profonde, incroyablement profonde comme un vertige ; contenue sous les apparences d'un calme impassible, elle vous empoigne, vous atteint au plus secret du cœur et y éveille des sentiments inconnus qui bouleversent et angoissent. Cet art prend sa lumière dans l'atmosphère des esprits, puise l'émotion dans ce qui tient à l'âme, s'inspire d'une vision aiguë du monde spirituel. Les entités surnaturelles qui nous environnent deviennent sensibles comme des réalités. Et puisqu'elles sont des réalités, cet art est intensément vrai.

L'apre faculté de percevoir l'invisible inspira aussi à Mgr Benson des œuvres de spiritualité, où se révèle l'élevation de sa pensée fortement originale : *La Lumière invisible, les Paradoxes, le Christ dans l'Église, l'Amitié du Christ...*

Il semble avoir eu, comme Ozanam, le pressentiment de sa fin précoce, d'où venait sa hâte de produire, la crainte de ne pas finir son œuvre...

Tandis que Benson donnait coup sur coup ses romans sensationnels, le Père Vaughan, frère du cardinal de ce nom, réunissait autour de sa chaire l'élite de la société londonienne. Son influence, même au delà de l'Église, était énorme. Il me souvient l'avoir entendu parler sur une question nationale, devant un auditoire où se mêlaient toutes les confessions, et recueillir d'interminables salves d'applaudissements.

Voilà donc un jésuite authentique, nanti d'amitiés royales et de faveur populaire, autorisé à dénoncer les erreurs de la société moderne, en fin de dix-neuvième siècle, au cœur de l'anglicanisme, devant une assemblée de sommités sociales. Le sens de ses sermons ne diffère guère de celui des homélies de saint Jean Chrysostome, et il est écouté plus religieusement que Bossuet à la cour de Versailles. Le spectacle eût été tout au moins piquant, s'il n'avait eu si grande signification.

Ainsi, dans tout le cours du dix-neuvième siècle, peut-on suivre les progrès constants de l'idée catholique en Angleterre. La force interne de la vérité triomphe des égarements du doute, comme la lumière des ténèbres. L'autorité doctrinale présente aux vagues molles du libre examen l'irréductible supériorité d'un rocher dans la mer.

Un prédicateur répondait par une comparaison inattendue au reproche de rigidité dogmatique adressé à l'Église romaine (l'originalité anglaise aime l'image pittoresque qui incarne l'idée qu'elle imprime dans l'esprit) : « Si, me trouvant en route pour Londres, j'arrive à une croisée de chemins où je ne sais plus quelle voie suivre, il faut que je consulte un poteau indicateur. La flèche qui m'indique *To London* est-elle fixe ? je suivrai sans hésiter la direction qu'elle montre. Mais si elle était mobile comme une girouette, je prendrais une conscience très claire de ma liberté, mais je ne saurais plus dans quel chemin m'engager. Or, nous devons tous chercher le chemin du ciel. Si je suis incertain sur la voie à suivre et que j'aie le bonheur de trouver la colonne de vérité que l'Église a placée aux carrefours de la vie, je suis sauvé ! Mais si je n'ai pour me guider que ces vagues indications qui tournent au vent de la pensée humaine et me laissent libre d'interpréter la direction, je suis perdu. » Voilà, concrétisé, l'argument qui peut le mieux sauver de l'indécision morbide la conscience anglicane, rendue sceptique par le libre examen qui n'est en définitive que l'expérience continue du faible dans l'esprit humain. Un autre orateur disait : « Le scepticisme me tue ; j'en suis malade. Qui me dira ce qu'il faut croire ?... J'ai soif de certitude ! »

Le protestant bien intentionné, qui entre dans les églises et chapelles de sa religion, entend prêcher une doctrine partout différente, et contradictoire en plusieurs points. Ayant, comme tout homme, le sentiment profond que *la vérité doit être une*, qui repose sur l'axiome fondamental de toute logique *qu'une chose ne peut à la fois être et ne pas être*, il se trouve désorienté par cette versatilité doctrinale et s'abandonne au sourd malaise de son âme désemparée. Aux heures lucides, c'est l'anxiété. Alors il cherche ; il implore un magistère ; il veut qu'on lui dise : « Voici la voie ; je ne te trompe pas, parce que je ne puis me tromper. » Il lève la tête : il se trouve en face de Rome.

J'interrogeais un converti sur les motifs qui l'avaient décidé, et ce qu'il avait cherché dans l'Église romaine à l'instant d'en franchir le seuil. Il me répondit par un seul mot : « L'autorité. » Synthèse d'autant plus forte que laconique, suivant le génie de cette race qui parle peu afin de quelquefois penser, et ne trouve loisible d'exprimer que le dernier mot d'une méditation.

Le besoin de certitude, d'autorité, le besoin de Rome, qui tourmente l'âme anglaise, ne me parut jamais plus tangible que dans l'exemple d'un *clergyman* qui soumettait au jugement d'un prêtre le brouillon de ses instructions pastorales, afin de se prémunir contre toute atteinte à la doctrine du Christ. Cet homme intelligent et cultivé disait d'ailleurs : « La situation de l'Église anglicane est désespérée. »

La pensée religieuse du protestantisme, après quatre cents ans, est épuisée par son germe anathématisé, le libre examen. Elle est véritablement en déliquescence. Et elle n'est pas loin — les efforts d'hommes influents, comme lord Halifax, pour la « réunion des Églises », le prouvent — de saluer comme une rénovation la vitalité nouvelle qui s'affirme par les cent vingt églises catholiques que la ville de Londres compte à elle seule. A penser qu'un siècle auparavant il n'y en avait aucune (si non les chapelles des ambassades), on estime le chemin parcouru.

Il y a trente ans à peine, lorsque Mgr Wiseman eut l'audace de revenir de Rome avec le chapeau de cardinal, il dut entendre pendant plusieurs jours une foule ameutée clamant des insultes sous ses fenêtres. Ceux qui connaissent l'Angleterre d'aujourd'hui savent que l'autorité morale du Cardinal de Westminster est devenue aussi grande que celle du Primat de Cantorbéry.

Un membre du gouvernement disait l'année dernière que certaines parties de l'Angleterre n'avaient jamais perdu le « sentiment » catholique. Et s'il faut en croire la psychologie du caractère anglais par un

homme politique qui le connaît bien, Bonar Law, « le sentiment, c'est tout : *sensiment is everything.* »

Des vertus qui prennent racine dans ce sentiment sont demeurées avec lui et peuvent mériter le retour à la grâce : qui n'a été frappé, en Angleterre, de l'observance universelle du repos dominical ; des prévenances de l'hospitalité ; du respect des lois et de la liberté d'autrui (ce que j'aime dans Londres, a dit le Cardinal Bourne, c'est l'absence merveilleuse de tout esprit inquisitif) ; des paroles d'Écriture sur les monuments publics et en général du respect de toutes les choses saintes, qui révèle un sens religieux que le rite voltairien n'a pas dénaturé ?

Vertus chrétiennes, sentiment catholique... Voilà pourquoi la foi revient ; voilà pourquoi le croyant peut déjà voir, à la cathédrale anglicane de St. Paul's à Londres, au-dessus du maître-autel, un Crucifix, et une statue de la Sainte Vierge.

Je parlais un jour à un prêtre anglais des espérances qu'ouvre l'avenir religieux de son pays. C'était dans le presbytère de St. Leonards-on-sea, et j'exposais, non sans une nuance d'enthousiasme et peut-être avec quelque naïveté, des raisons d'optimisme, des motifs de confiance, qu'il savait mieux que moi. Il m'écoutait avec amitié en fumant la pipe, et son regard clair parfois se reposait sur les feuillages du grand jardin doré de soleil, dont les fraîches senteurs montaient par la fenêtre ouverte. Après un court silence pour recueillir ses idées, il me dit avec une grave lenteur :

— « Mais avez-vous jamais réfléchi à cette loi de l'histoire, que les peuples qui ont apostasié ne reviennent jamais comme tels à la vraie foi ? Il faut qu'ils se disloquent et se brisent comme un calice désécéré, avant que les morceaux épars puissent à nouveau se fondre dans l'unité. »

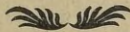
Au retour, marchant sous les tilleuls, je méditais cette phrase terrible, qui avait dévasté mes réflexions. Et je tentais de reprendre de l'assurance en me disant qu'après tout, il n'y a pas de lois absolues en histoire, parce que les concours de volontés et de circonstances ne se renouvellent pas identiques.

Mais malgré cette raison, il me semblait qu'à chaque pas, des idées patiemment acquises glissaient vers le néant, comme le chemin que je suivais descendait se perdre dans la mer.

Alors me vint à l'esprit la prière des catholiques anglais, entendue le dimanche, dans leurs églises, à l'heure du salut : « Reine du Ciel, jetez les regards sur ce pays qui fut votre douaire ; cette île fut l'Île des Saints ; et pour hâter le retour de nos frères séparés, souvenez-vous du sang de nos martyrs. »

Entre le « retour de nos frères séparés » et « le sang de nos martyrs », quelle liaison ! Quelle affirmation de la valeur du sacrifice ! Les martyrs, voilà l'espoir ! En acceptant la mort, ils se sont condamnés à l'inaction pour mieux agir. Ils se sont couchés sous la terre froide, afin que leur vie anéantie fût une semence de nouvelle vie. Mourir fut leur grand œuvre ; et comme la mort des justes est un commencement de vie, ils n'ont fait que commencer leur œuvre, assurés d'une postérité immortelle. Newman et Benson sont les fils spirituels de Fisher et de Campion. Ils perpétuent la lignée qui apparente le présent au passé dans une tradition d'où naîtra l'avenir. Ainsi, dans le lent travail des âges, se continue l'œuvre des martyrs, cet œuvre qu'ils ont commencé, ébauché dans leur sang, mais qu'ils n'ont pu eux-mêmes achever... car, a dit le grand Newman, « de tous les hommes, Un seul a jamais achevé son Œuvre. »

FERNAND WACHTELÆR.

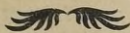


La revue catholique des idées et des faits

81, rue de l'Abbaye, Bruxelles

Un an 25 francs ; six mois 15 francs

Numéros spécimen sur demande



Lettre de condoléances

sur la

mort d'Anatole France

MONSIEUR LE CHEF DE GARE ET CHER AMI,

Intelligent, sensible et libre-penseur comme vous êtes, vous avez dû souffrir de la mort d'Anatole France, et c'est pourquoi je ne veux pas laisser de venir vous présenter l'expression de mes tardives condoléances. Non pas, précisément, que je m'attristé beaucoup moi-même de ce que ce vieux pendarde soit passé de vie à trépas. Vous savez comme je l'avais dans le nez, monsieur le chef de gare, et que je lui souhaitais depuis longtemps d'aller contempler la racine des herbes. Mais, je suis ainsi fait que je ne regarde pas à vingt-cinq centimes quand il s'agit d'adresser quelques bonnes paroles à un ami plongé dans l'affliction, ou simplement dans l'embêtement.

Si futile et injustifiée que soit sa souffrance, toute âme mérite assistance et compassion, dès là qu'elle souffre ou se tourmente. J'envoyai ma carte à Maurras quand l'Académie française lui préféra Jonnart, et j'invitai mon chantre à dîner le jour où la place de garde champêtre lui échappa pour quelques fautes d'orthographe laissées dans sa dictée. Un jeune confrère se vantait récemment d'avoir rembarré sa châtelaine qui venait lui demander une cuisinière et une femme de chambre. « Cela vous occupera, madame, de cuire vos pommes de terre, et vous ne mourrez pas de faire vous-même votre lit », lui aurait-il répondu. La châtelaine en a conclu que nos congrégations d'enfants de Marie ne servaient à rien puisqu'on ne parvenait pas à y recruter des domestiques pour les bonnes maisons, et qu'en outre, il n'y avait plus à faire fond sur le clergé moderne, passé à la démocratie. Depuis, cette ouille arrive en retard à la messe et ne prend plus la peine de tourner sa chaise au moment du sermon. Si vous croyez que c'est amusant, monsieur le chef de gare, de prêcher quand les élites du village vous montrent le dos ! Mais, à qui la faute ? Pour moi, savez-vous ce que je fis lorsque madame van der Meulen de la Foutardière m'annonça la mort de son chien Pirou ? Je m'empressai de changer de soutane et de souliers, et je courus auprès d'elle afin de la reconforter dans cette épreuve. J'y gagnai de m'attacher à jamais le cœur de cette vieille femme, et je fus assez heureux pour détourner le cours de sa tendresse désormais disponible sur les plus pauvres familles de notre paroisse.

Il me suffit donc, cher ami, que vous souffriez pour que je souffre moi-même. Mais, je m'afflige surtout, croyez-le, de ce qu'Anatole France soit encore quelque chose pour vous, honnête homme, et que vous continuiez de croire en lui.

Nous ne discuterons pas l'élégance et la merveilleuse simplicité de son style. Cela ne fait pas question, et madame Burtombois, votre intelligente épouse, a sans doute raison de le mettre au-dessus des plus grands écrivains d'aujourd'hui, voire ceux de l'Académie Destrée. Cependant, il n'y avait pas que lui. Songez à Barrès, monsieur le chef de gare, et à sa splendide et mystérieuse musique ; songez aussi à la verve bouffonne et rebondissante de Léon Daudet ; vous ne contesterez pas, j'espère, que ces genres-là n'aient aussi leur mérite, auquel Anatole France restait bien étranger.

Certains veulent qu'il ne fut qu'un imbécile. C'est exagéré. L'on dirait plus exactement qu'il était un penseur spéciale-

ment applaudi des imbéciles. A telle enseigne, monsieur le chef de gare, que si, par miracle, les sots s'étaient tus à l'occasion de sa mort, personne ne se fût rencontré pour lui reconnaître aucune sorte d'invention philosophique. Car, pas plus que vous ni moi, il n'a rien trouvé de nouveau ni découvert aucune attitude intellectuelle originale. Ceux qu'il a étonnés étaient simplement des ignorants.

Dieu l'avait doué d'une intelligence lucide, apte à entrer dans la pensée des Grecs et des Romains, à s'assimiler les travaux des érudits français de second rang et à vulgariser tout cela d'une façon succincte et harmonieuse. C'est pourquoi les femmes et les cerveaux moyens suivaient avec tant de facilité ses raisonnements, apologues et démonstrations. L'on ne risquait point de se casser la tête à le vouloir comprendre. Ses livres renfermaient de bons résumés de Renan, de Voltaire et d'autres anciens auteurs hostiles au christianisme, grâce à quoi notre vieux receveur communal avait pu se mettre rapidement au courant de l'exégèse rationaliste du XVIII^e siècle et des principaux arguments de l'athéisme. Le pauvre vieux en avait eu d'abord la tête retournée et, un moment, s'était convaincu que Dieu n'existait pas. Mais, comme il n'avait cessé de pratiquer, mes sermons le persuadèrent peu à peu que ce penseur était moins fort que moi, il consultait toujours des auteurs périmés, et que, par conséquent, il ne méritait point d'être pris au sérieux par un gros propriétaire d'Ardenne. Avisé comme on l'est dans nos villages, il avait aussi démelé la raison des préférences idéologiques d'Anatole France, et, particulièrement, l'ardeur inassouvie de son épouvantable concupiscence. « Cet Anatole France n'est certes pas un âne, me déclara-t-il un jour, c'est un bouc, monsieur le curé. Il tourne en dérision la fidélité des épouses et la pureté des jeunes filles ; il énerve le courage des hommes qui veulent résister à leurs passions, et c'est en chatouillant le lecteur où il aime trop, hélas ! d'être gratté qu'il lui arrache son consentement. Croyez-vous, ajoutait-il, que je sois homme à remettre la direction de ma conscience à un monsieur qui vend de la morphine et que je n'oserais laisser seul avec mes demoiselles ? »

Notre receveur communal avait raison, monsieur le chef de gare. Les polissons sont toujours portés à choisir, dans les vieux livres, les doctrines qui légitiment leurs dérèglements. Ce n'est pas, en tout cas, sur eux qu'il faut compter pour découvrir de nouvelles preuves de la divinité de Jésus. Vous savez bien que notre intelligence a assez de ressources pour élire et défendre, parmi toutes les doctrines du passé, celle qui convient le mieux à notre genre de vie et que de tels olíbrius ne trouvent qu'avantages, consolations, tranquillité et réconfort à admettre l'inauthenticité du Sermon sur la Montagne et l'origine humaine de la Sainte Église.

Vous m'objecterez qu'il s'en est tenu au doute. Mais, douter est à la portée de tout homme intelligent. C'est proprement la première démarche d'un esprit pénétrant. Il faut vaincre son doute, monsieur le chef de gare, par une étude plus approfondie et la pratique du renoncement. J'avais en moi, dans ma jeunesse, un funeste penchant au vol et à la gourmandise qui me portait souvent à prendre un gâteau supplémentaire dans la pâtisserie où je fréquentais. Grâce à Dieu, j'ai expié et restitué, depuis. Mais, vous ne sauriez croire quels doutes m'étaient entrés dans la tête, à cette époque, sur le droit de propriété, en général, et sur celui du pâtissier de mon village, en particulier. L'homme trop faible pour conformer sa conduite à son éthique finit toujours par accommoder son éthique à sa conduite. Les choses se sont passées ainsi de tout temps, et, entre les diverses morales, celle des

sceptiques comme Anatole France est assurément ce qu'on a jamais trouvé de plus commode.

Mais, ce que je n'admets point, c'est que le douteur soit autorisé à semer ses incertitudes en ceux qui ont besoin de convictions solides pour porter leur croix et ne pas mourir de désespoir. Le douteur a simplement le droit d'aller se coucher et de pleurer en silence sur sa misère. Au lieu de s'en tenir là ou de continuer à écrire de petites histoires inoffensives, Anatole France s'est érigé en prédicateur et directeur de conscience. Par là, il ruinait la foi au cœur des croyants ou confirmait les matérialistes dans leur incrédulité. S'il avait eu un peu de cette bonté dont ses amis le prétendaient rempli, il se serait douté du mal qu'il faisait. Il aurait songé que ses lecteurs et victimes n'avaient point, pour se dédommager, les compensations, consolations, richesses, flatteries et honneurs dont lui-même était pourvu ; il aurait pris garde qu'il retirait tout sans jamais rien donner ; qu'il n'était, à vrai dire, qu'une bête malfaisante et égoïste. Mais, non ! Confortablement installé dans sa villa, fumant des pipes, percevant des droits d'auteur, humant les louanges qu'on lui apportait du monde entier, caressant la dive bouteille, les bibelots et, généralement, tout ce qu'accoutumait d'aimer et de caresser les gens riches sans foi ni loi, ce vieil Anatole, enchérisant toujours, en était venu à haïr le christianisme d'une inimitié personnelle et implacable. Quelle mouche l'avait piqué, quelle découverte nouvelle avait-il faite pour sortir ainsi de son doute et déclarer la guerre à la religion ? Nous avons vu qu'il nous ressemblait et n'était pas à même de découvrir quoi que ce soit.

N'en doutez pas, c'est que son cœur s'était de plus en plus envenimé et corrompu. Je connais ça, monsieur le chef de gare. Cet égoïste en était venu à ramener tout à lui, à se désintéresser du reste du monde, à souhaiter que rien d'humain ne survécût à la décomposition de sa vieille carcasse, à désirer, par vice, la ruine de la religion, de l'ordre, du renoncement, de l'héroïsme, de la beauté morale, en un mot, de toutes les belles acquisitions spirituelles de notre civilisation occidentale. Pour lui, il avait pris une assurance contre tout risque. Tranquille du côté de la bourgeoisie, il s'était empressé de crier sur les toits ses opinions révolutionnaires afin de n'être pas inquiété quand surviendrait le grand Soir.

En résumé, c'était un être faible, orgueilleux, sensuel et assez vil. Aidés de quelques Juifs, les Français l'ont embaumé, et leur ministres ont assisté à ses funérailles. En Ardenne, il n'aurait eu personne à son enterrement, dans cette saison surtout, où le bétail atteint de stomatite aphteuse et l'arrachage des pommes de terre réclament tant de soins du paysan. Votre mère ni la mienne ne se fussent, en tout cas, pas dérangées pour si peu de chose. Franchement, monsieur le chef de gare, doutez-vous qu'elles n'eussent été bien inspirées et ne vaillent beaucoup mieux que lui ?

Elodie me prie de vous assurer qu'elle n'a point perdu de vue la recette de cuisine demandée par madame Burtombos ; mais elle a été si chargée d'occupations ces derniers temps, qu'elle n'a pas réussi, jusqu'aujourd'hui, à tenir sa promesse. Ce sera pour bientôt. Quant au boudin que vous avez bien voulu nous envoyer pour l'Adoration, tous les confrères l'ont trouvé excellent et vous remercient vivement d'avoir songé à eux dans cette circonstance.

Veuillez agréer, monsieur le chef de gare, l'expression de la vieille amitié de

Notre dévoué pasteur,

Pour copie conforme :

LUCIEN-JOSEPH PEQUET, curé.

OMER ENGLEBERT.

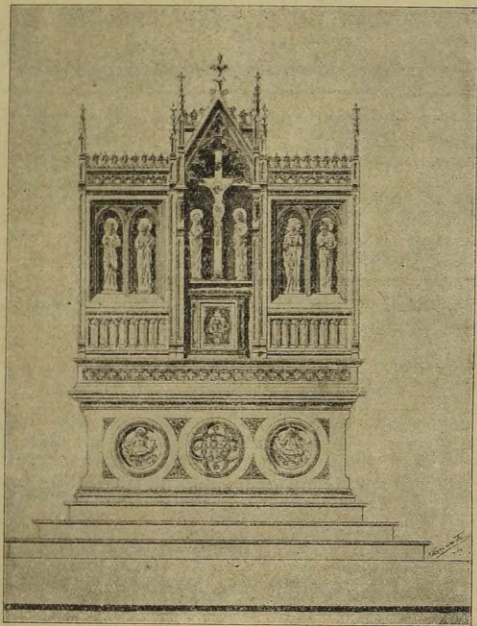
Grands Ateliers d'Art Religieux

COMPAGNIE DES ARTS

POPPE & C^{ie}, BRUXELLES

SOCIÉTÉ ANONYME

CAPITAL : 3.000.000 Francs

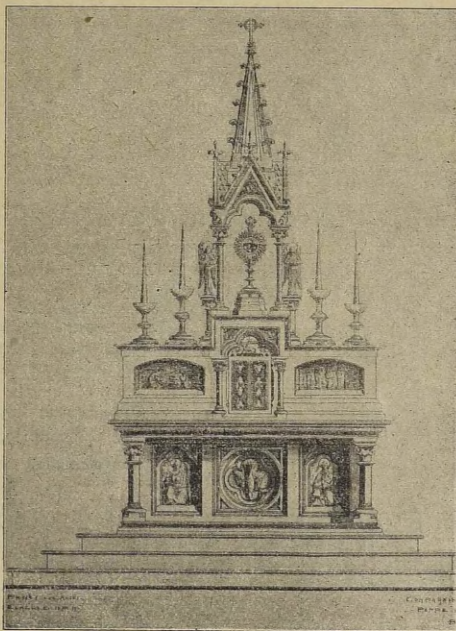


SPÉCIALISÉS POUR L'EXÉCUTION DE TOUS TRAVAUX DE
MOBILIER D'ÉGLISE — SCULPTURE — PEINTURES RELIGIEUSES
— TABLEAUX — DÉCORATION MURALE — STATUAIRE —
BRONZE — CUIVRE — ETC. — EN TOUTES MATIÈRES ET EN
: : : : : TOUS STYLES : : : : :

PRIX — DESSINS — DEVIS — VISITES
GRATIS SUR DEMANDE

ENTREPRISES GÉNÉRALES — BELGIQUE — ÉTRANGER

FOURNITURES COMPLÈTES POUR ÉGLISES,
: : CHAPELLES ET SACRISTIES : :



STUDIO — ATELIERS — BUREAUX

15 - 17 - 19 Rue de la Croix de Pierre,

BRUXELLES — Téléph. : 479.60 - 483.11

Adresse télégraphique : Artes - Bruxelles

Comptes chèques postaux 1057-27 : :

MICHEL SWARTENBROECKX

AGENT DE CHANGE AGRÉÉ

22, rue Royale, 22 (Parc), BRUXELLES

Téléphone : 209.06

Compte-Chèque-postal : 126.202

Adresse Télégraphique : **Swarthourse-Bruxelles**

ORDRES DE BOURSE

Renseignements financiers de premier ordre

Circulaire privée gratuite sur demande

LE PORTE PLUME A RESERVOIR

"SWAN"

INDISPENSABLE A CELUI
QUI ECRIT FREQUEMMENT

CHAQUE "SWAN" EST GARANTI
EN VENTE PARTOUT

Fabricants : **MAGIE TODD & Co Ltd (Belgium) Société Anonyme**
8-10, rue Neuve, Bruxelles

ENGHIEN

COLLÈGE SAINT AUGUSTIN

HUMANITÉS GRÉCO-LATINES

- HUMANITÉS MODERNES -

SECTION PRÉPARATOIRE

Prix de la pension : 1800 francs

GRAND AIR — PLAINE DE SPORT



COMPTOIR
D'OPTIQUE



FONDÉE
EN 1885

MAISON BLAISE

FONDÉE
EN 1885

46 RUE DE LA PAIX 46
IXELLES-BRUXELLES

JUMELLES, BAROMÈTRES, LORGNETTES EN OR, ARGENT ET ÉCAILLE

INSTRUMENTS DE PRÉCISION

Outillage perfectionné pour le montage des Verres

LUNETTERIE FRANÇAISE ET AMÉRICAINE

EXÉCUTION RAPIDE ET SOIGNÉE DES ORDONNANCES DE MM. LES OCULISTES

MÊME MAISON EN FACE AU 49

HORLOGERIE — BIJOUTERIE — ORFÈVRE

Brasserie Léopold

Société Anonyme



LÉOPOLD



Rue Vautier-Bruxelles



302,69 & 302,75



Brapold, Bruxelles



Bruxelles, Q.-L.



17117.

Nos déclarations au fisc des matières premières employées

1913	760.115 kilogs
1914/18	Période de guerre, affaires quasi nulles, pas de fournitures aux boches.
1919	371.750 kilogs
1920	767.025 kilogs
1921	1.109.450 kilogs
1922	1.635.930 kilogs
1923	2.226.030 kilogs

Chiffres éloquents

Accroissement considérable

} dus à nos Bières de

Qualité fine

Forté densité

MALTS FINS HOUBLONS FINS

Toute cette augmentation est due à une très forte demande de :

NOS BIÈRES FINES

STOUT LEOPOLD

Densité 7°5

LIBERATOR LEOPOLD

(Munich) Densité 6°2

BOCK LEOPOLD

(Pâle) Densité 5°2

La concurrence par la qualité

L'École et la Liberté

Dernièrement M. l'abbé Schyrgens, dans un journal quotidien, rappelait l'esprit de la Constitution belge, en matière d'enseignement. En gros, l'admirable écrivain que les lecteurs de la *Revue* aiment tant, pouvait affirmer que c'est un esprit de liberté favorable à l'enseignement libre, extrêmement défiant de l'ingérence de l'État.

Je crois que M. l'abbé Schyrgens a raison. Tous nos Constituants libéraux et catholiques étaient des amis sincères de la vraie liberté, de celle qui consiste à refouler l'État de tous les territoires qui peuvent plus fructueusement être mis en valeur par les individus, les familles, les groupements intéressés.

Dès lors comment se fait-il que chez nous, comme en France, un peu moins il est vrai, et pour des raisons qu'il serait trop long de rappeler, comment se fait-il que les libéraux d'aujourd'hui, comme les radicaux et les socialistes, soient partisans de la suprématie de l'enseignement de l'État ?

Pour les socialistes, la chose est claire. Le socialisme n'est rien d'autre que l'éternelle utopie communiste. Si l'État ou le pouvoir public incapable d'accomplir une fonction économique, mais ils le considèrent comme principalement ou exclusivement qualifié pour la distribution de la vérité et de la charité. Singulière énigme dont j'ai été des années à ne pas trouver la solution.

Le soviétisme russe n'est que la transposition, sur le mode judéo-slave, de tout communisme réalisé.

Mais les libéraux !eux qui répugnent, à bon droit, à l'idée d'un État industriel et commerçant, tiennent comme à la prunelle de l'œil à l'État instituteur et à l'État hospitalier. Ils trouvent le pouvoir public incapable d'accomplir une fonction économique, mais ils le considèrent comme principalement ou exclusivement qualifié pour la distribution de la vérité et de la charité. Singulière énigme dont j'ai été des années à ne pas trouver la solution.

J'ai posé bien des fois la question, à des libéraux d'esprit droit et de cœur sincère. Je n'ai jamais obtenu que des réponses embarrassées. Oh ! me disait-on, ce n'est pas la même chose. Il y a un intérêt public national à ce que tous les citoyens aient un minimum de bagage intellectuel. Et puis l'enseignement est bien plus facile à gérer qu'une entreprise industrielle. D'ailleurs, nous laissons les parents libres de créer des écoles à leur goût et enfin l'État est neutre, distribue un enseignement neutre que tout le monde peut accepter, sans préjudice pour les théories subjectives que chacun peut avoir sur l'origine et la fin du monde.

Tout cela, je le répète, était bien insuffisant. Il restait ce fait paradoxal que des libéraux, au nom du libéralisme, supprimaient la liberté des parents ou la diminuaient singulièrement.

* * *

Un jour je lus un passage d'une réponse de Buisson à Marc Sangnier. C'était l'époque déjà lointaine où Sangnier, encore dans tout l'éclat d'une jeunesse rayonnante et généreuse, d'un talent oratoire prestigieux dont nous ne remarquons pas assez la grandiloquence vide et dangereuse, tenait à Paris, avec un prodigieux succès, des réunions contradictoires mouvementées.

Un soir donc, à la fin d'une joute oratoire où il s'était mesuré avec Ferdinand Buisson, Sangnier lui dit : *Pourquoi donc en voulez-vous tant aux Congrégations ?* Sans hésiter une minute, Buisson répondit : « Parce qu'il faut que dans une république, tous les hommes demeurent libres et égaux en droits. Pas un homme n'a le droit d'aliéner sa liberté, pas un homme n'a le droit de dire : Je renonce à penser par moi-même, j'obéirai à mon chef. Pas un homme n'a le droit de dire : Je jure de ne pas me marier. Celui qui fait cela, fait un acte contraire à l'humanité et à la dignité humaine, et c'est pour cela que nous, républicains radicaux et socialistes d'aujourd'hui, nous ne reconnaissons pas, comme possible, dans une république démocratique, l'existence des congrégations. »

Et plus loin : « Une association qui aurait pour base la promesse, l'engagement, le contrat d'abdication de la liberté individuelle, le vœu de pauvreté, le vœu d'obéissance, c'est-à-dire la diminution individuelle, ne peut être admise par l'État républicain. »

Je conviens, ajoutait-il, que la loi est extrêmement dure pour les congrégations et je maintiens qu'elle est extrêmement libérale pour les congréganistes. »

Ce fut pour moi comme un trait de lumière qui devait illuminer pour toujours bien des coins restés obscurs dans l'histoire des idées,

Quand nous parlons « liberté », les libéraux et nous, nous n'entendons pas du tout la même chose. Quand les libéraux font appel à la liberté, c'est la liberté révolutionnaire qu'ils ont en vue, la liberté protestante et jacobine. L'homme est d'autant plus libre, qu'il est plus autonome, qu'il pense par lui-même, qu'il se décide d'après ses lumières et sa conscience. La liberté religieuse consistera surtout dans la destruction de tout dogme imposé du dehors à la raison, dans l'absence de toute église. Chacun devra donc se faire lui-même sa religion, commencer par faire fi de tout dogme, de tout préjugé héréditaire, puis par ses propres lumières et par ses propres forces se refaire une intelligence et une conscience religieuses. Inutile de dire que c'est là une pure impossibilité. L'homme est un être enseigné, un être social qui a besoin d'un enseignement social. Livré à lui-même, à sa conscience individuelle, il va ou bien à l'anarchie mentale, aux extravagances de l'illumination, ou tout simplement à l'égoïsme le plus plat et le plus matérialiste.

Pour se faire soi-même une religion et une philosophie, une vie humaine entièrement consacrée à cet objet ne suffirait pas. Il faut pour cela des générations de savants, de philosophes et de saints, une Église organisée, dépositaire des vérités révélées, dont elle a la garde, qu'elle conserve et qu'elle enrichit.

Le protestantisme a eu pour conséquence le pulvérisement des sectes et là où il a retenu un peu de vie religieuse, c'est dans la mesure où il a conservé une Église et où il a été infidèle à l'individualisme, au libéralisme de ses fondateurs.

Cette idée que chacun communique directement avec la divinité a donné lieu aux effusions religieuses les plus baroques et les plus choquantes. Quand Jean-Jacques Rousseau se débarrasse de ses enfants au profit de l'assistance publique, ou quand il partage la couche de Mme de Warens, il ne manque pas d'invoquer le témoignage de sa conscience. Quand Mme Sand, qui avait, comme on dit dans le jargon d'aujourd'hui, « un cœur inimmuable », se jetait dans les bras d'un nouvel ami, c'était pour obéir à sa conscience et à l'appel de la Providence !

Aujourd'hui c'est plus simple, on ne fait plus tant de simagrées. Chacun pouvant se faire sa religion, n'en aura plus qu'une seule, celle du succès et de l'argent.

Pour nous, au contraire, l'homme est d'autant plus libre qu'il obéit plus complètement aux lois de sa vraie nature. L'homme n'est pas autonome. Il est sujet de Dieu, membre de l'Église, encadré dans une famille, citoyen d'une nation et pour toutes ces raisons soumis à une foule de lois qu'il n'a ni faites, ni consenties, et qu'il trouve promulguées quand il vient au monde. Il peut les rejeter, mais en ce faisant il manque sa vie humaine, il est un raté, un déraciné, il tombe sous l'esclavage de ses passions et des passions d'autrui.

Il peut et il doit les accepter et les acceptant il devient de plus en plus libre, parce que de plus en plus dégagé des forces obscures de l'animalité et de l'instinct, de plus en plus homme au sens élevé du mot.

Je n'ai pas la place pour développer cette antithèse que mes lecteurs, plus heureux que moi, sans doute, connaissent depuis longtemps. Mais il suffit de l'avoir indiquée pour montrer qu'entre la liberté des catholiques et celle des libéraux il y a un abîme.

* * *

Pour un libéral doctrinaire l'homme sera libre s'il est soustrait au joug de l'Église. L'Église en effet lui impose un dogme, par conséquent, porte atteinte à sa liberté de conscience. Le professeur d'État, au contraire, ne lui propose qu'un enseignement qu'il peut comprendre, contrôler (1), qui est au niveau de sa raison. D'ailleurs, il aura plusieurs professeurs, les uns athées, les autres déistes, les uns libéraux, d'autres socialistes, d'autres anarchistes purs. Il pourra donc comparer, mesurer, apprécier et en dernière analyse il n'obéira qu'à sa conscience. Il sera autonome. Comme les peuples libres, il aura le droit de disposer de soi-même.

Non moins forte, quoique d'un autre genre, est l'influence de la famille sur l'enfant. Dès avant sa naissance, le tempérament de la mère, ses émotions, peut-être ses sentiments agissent sur le système nerveux, pour prédéterminer le caractère de l'enfant : à peine né, son éducation commence. Des psychologues subtils ont essayé de

(1) Inutile d'insister pour montrer que nous devons, 9 fois sur 10, accepter ce que nos maîtres nous enseignent, en esprit de foi et d'humilité. Je ne vois pas le gamin de génie se mettant à refaire pour son compte les mathématiques, la physique, la chimie, l'histoire et tout le reste.

préciser comment l'incessante sollicitude de la mère, ses caresses, ses menues gronderies, ses gestes, ses paroles, informent et développent l'âme vierge et malléable du bébé. Tous les catholiques savent quelles merveilles de piété ingénue apparaissent dès l'âge le plus tendre dans de tout jeunes enfants, élevés dans des familles fortement chrétiennes. D'autre part, on observe que plusieurs anarchistes célèbres ont été des enfants sans famille, ou ont grandi dans des familles désunies. Plus tard l'influence du père, des frères et sœurs intervient, si bien que vers 6 ou 7 ans et longtemps après, l'enfant est, peut-on dire, ce que sa famille l'a fait ou l'a laissé devenir. Or les familles sont diverses, par le rang, les ressources, la langue, les idées et ces traditions familiales pèsent sur l'enfant. Que devient dans ce cas son autonomie ? Si les très fortes natures réagissent, les natures ordinaires vont être entraînées sur une pente où elles ne s'arrêteront plus. Si donc la vie sociale a pour but de développer l'individu, de faire des êtres libres au sens libéral du mot, des libres-penseurs, des hommes conscients, des individus autonomes, il faudra contrecarrer, annuler l'influence de la famille et le bon moyen c'est l'école : l'école d'État.

Ne croyez pas que je plaisante. Il y a peu de jours, le conseil communal de Crest, en France, pour motiver un vœu de suppression de l'enseignement libre, invoquait les droits de l'enfant contre ceux du père. « Considérant, disait-il, que les droits du père ne sauraient pas prévaloir sur les droits de l'enfant, en ce qui concerne l'instruction, etc. »

Au Congrès maçonnique international tenu à Genève (!) en octobre 1921, le F. Quartier la Tente, organisateur du Congrès, s'est exprimé comme suit : « Le principe de la Maçonnerie, comme celui du Christianisme, ne fait état d'aucune distinction de races. On lit dans la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen : « Les hommes naissent et demeurent libres et égaux : les inégalités sociales ne peuvent se baser que sur l'utilité commune. » Les hommes, et donc l'humanité, sans distinction de sexe, de nationalité, de religion, d'origine, de couleur. C'est un fait certain, il existe des races arriérées qui ne connaissent pas encore l'idée du progrès ; il est des esclaves que les législateurs refusent de ranger parmi les hommes ; on voit une moitié du total de l'humanité, la femme, que l'homme par sa loi a réduite à la servitude ; il y a enfin les tout petits, les enfants, n'ayant pas encore conscience d'être des hommes et qui, du premier jour, sont livrés sans défense à l'autocratie paternelle. Tous ceux-là, les voici réintégrés dans la famille humaine. Nous, ici présents, ne sommes-nous pas tous d'accord sur ce principe de la Déclaration des droits de l'homme, qui nous apparaît comme un principe maçonnique de premier ordre ? »

Tout est à méditer dans ce précieux témoignage : le caractère maçonnique des principes de 1789 ; l'effort fait en vue de la dissolution de la communauté familiale, par l'émancipation de la femme et l'émancipation de l'enfant ; la confusion établie entre la fraternité chrétienne fondée sur l'Incarnation du Verbe et la fraternité maçonnique basée sur la déification de l'homme naturel. Dans un ouvrage destiné aux instituteurs français, MM. Hesse et Gleize se réjouissent de voir restreindre de plus en plus l'influence de la famille. La durée de l'allaitement est réduite, le soin de l'allaitement commence à passer... à l'État ou à des sociétés (1) ; après la crèche qui débarrasse la mère du poupon, l'école maternelle la débarrasse du bambin ; puis vient l'école primaire ; et les vacances mêmes sont allégées pour les parents, grâce aux colonies scolaires. Pour conclure, les auteurs citent une parole bien significative de M. Lapie, haut fonctionnaire de l'enseignement public : « La famille était jadis un État... gouverné par un monarque. Mais le véritable État grandissant en dehors d'elle a fini par destituer son magistrat ».

Telle est l'idée de la liberté révolutionnaire. Elle est aux antipodes de la liberté comme la concevaient nos Constituants. La première est française dans sa forme politique, protestante dans sa forme religieuse. La nôtre, la belge, la vraie, celle qui est conforme au bon sens, favorable à la paix sociale et à la prospérité nationale, est vierge de toute métaphysique révolutionnaire. Elle plonge ses racines dans notre histoire nationale et elle est catholique. Elle signifie que le Belge répugne à l'absolutisme de l'État. Liberté des individus, des familles, des provinces, des communes, des associations patronales, ouvrières, religieuses, des universités et des écoles, sous la surveillance bienveillante mais non tracassière de l'État. Nous retrouvons donc à propos de l'école, comme à propos de toutes les questions politiques

et sociales d'aujourd'hui, le même adversaire : la Révolution et ses doctrines.

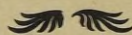
La question de l'école, comme aucune autre question, ne sera résolue, tant qu'on n'aura pas déraciné des intelligences, la croyance, la superstition, dans les idées révolutionnaires.

Longtemps l'Église a été seule à lutter contre ces idées. Elle l'a fait au milieu de la contradiction universelle et quelquefois au scandale de quelques-uns parmi les plus intelligents et les plus dévoués de ses enfants.

Beaucoup de catholiques libéraux, les démocrates qui suivent Marc Sangnier, Fonsegrives, l'abbé Lemire, beaucoup de populaires italiens, restent persuadés que les idées révolutionnaires ne sont que des idées catholiques qui s'ignorent. Ils poussent leurs troupes à l'alliance avec les partis radicaux et socialistes, les pacifistes humanitaires, les protestants à la Buisson. Ils s'imaginent que ces sectaires sont inconséquents dans leur anticléricalisme et ils font appel aux principes de 1789, mieux compris. Quelle erreur, d'autant plus déplorable qu'elle est plus généreuse ! C'est au nom de la liberté révolutionnaire logiquement interprétée, qu'on persécute l'Église, les congrégations, la famille, qu'on cherche à annihiler les libertés communales et provinciales, qu'on ébranle l'idée de patrie.

Aujourd'hui, heureusement, en dehors de l'Église, au nom de la science, de la psychologie, de la sociologie, de l'histoire, les idées révolutionnaires sont combattues, et la famille, tous les groupes sociaux autonomes, réhabilités. Je ne citerai que deux noms, mais il y en a bien d'autres : Auguste Comte et H. Taine. Qu'on relise dans Taine l'admirable livre qu'il consacre à l'École au 3^e volume de son *Régime Moderne*. Taine n'était pas croyant, il n'était pas religieux. Mais c'était un grand et noble esprit d'une extraordinaire loyauté intellectuelle. — Jamais aucun catholique n'a écrit, contre la mainmise de l'État jacobin sur l'École, rien d'aussi fort ni d'aussi juste que ces pages magnifiques qu'on voudrait pouvoir citer tout entières.

FERNAND DESCHAMPS.



A Jérusalem ⁽¹⁾

Jérusalem, 16 septembre 1924.

CHER DIRECTEUR,

Le samedi 13 septembre, très tôt, dès 7 heures, nos automobiles se mettent en route le long du lac de Tibériade pour aller à Magdala et à Capharnaüm. Promenade qui eût été délicieuse, si notre caravane ne soulevait un tel nuage de poussière que le paysage en devint parfois invisible.

La route, large et bonne, se rétrécit à quelque distance de Capharnaüm, et devient un chemin encombré de pierres, où les machines trimbalent les unes derrière les autres, en titubant comme des bêtes ivres.

A Capharnaüm, dont l'emplacement semble à présent identifié avec sûreté, depuis que les Franciscains ont découvert les ruines d'une vaste synagogue juive, il n'y a plus que des amoncellements de pierres, qui s'étendent à trois kilomètres de longueur.

Ce devait être une très grande ville autrefois, un centre où se rencontraient les caravanes. Il n'en reste plus que des ruines dans un pays désolé, un désert de pierres, où fourmillent les serpents, au dire des Pères. Un confrère de ceux-ci est mort récemment à la suite d'une morsure qui n'a pu être assez rapidement soignée. « Et toi, Capharnaüm, qui t'élevés jusqu'au ciel, tu seras abaissée jusqu'aux enfers, car si les miracles

(1) Extrait d'un intéressant et amusant article de MAURICE BEILLANT : *Le tabou à l'école primaire*. « Les Lettres », septembre 1924.

(1) Voir la *Revue* du 17 octobre 1924.

qui ont été faits dans tes murs avaient été faits dans Sodome, elle serait restée debout jusqu'à ce jour ». La terrible malédiction du Christ pèse sur cette contrée, la vraie patrie de Jésus, que l'Évangile appelle *ejus civitas*.

La synagogue aux gigantesques fondations est-elle bien celle dont il est question dans l'Évangile, quand les habitants disent au Christ qu'ils doivent à la générosité d'une centurion leur belle synagogue ? Le Père franciscain qui nous sert de cicerone me l'affirme, à l'encontre de certains archéologues, qui croient retrouver des motifs d'architecture romaine du v^e siècle. Il m'explique que, bâtie par un Romain en forme de basilique à trois nefs, elle avait des frises et des corniches portant une décoration grecque et juive bien caractérisée : les restes gisant par terre prouveraient que c'est bien la synagogue que Jésus a fréquentée.

Près d'elle devait se trouver la maison de saint Pierre, qui servait de demeure à Jésus, où la belle-mère de l'Apôtre fut guérie de la fièvre. Sur l'emplacement, fut construite dans les premiers siècles une église dédiée à saint Pierre, totalement disparue aujourd'hui, sauf les restes d'une construction octogonale avec un pavement en mosaïque byzantine, partie de l'église ou baptistère.

Nous repassons par Tibériade pour prendre le chemin de Cana, en Galilée. A notre gauche, nous apercevons le sommet rond du mont Thabor. A droite, la colline de Hattin, que les Arabes appellent le mont des Béatitudes, bien qu'il soit probable que la colline du sermon sur la montagne soit beaucoup plus rapprochée du lac. Mais à cette éminence-ci se trouve rattaché avec plus de sûreté le souvenir de la terrible bataille de juillet 1187, où Saladin défait les troupes du roi Guy de Lusignan. Nous lisons sur place le récit de la lamentable aventure, dont le royaume de Jérusalem ne devait plus se relever.

Il fait bien chaud quand nous arrivons à Cana, jaunes de poussière, et un verre du vin miraculeux nous viendrait à point. Il faut nous contenter d'une gorgée d'eau et d'une grenade, plus heureux d'ailleurs que les Francs du roi Lusignan qui, le jour de la bataille, en plein mois de juillet, étaient privés d'eau et torturés par une soif atroce.

A Cana, nous retrouvons le bon Père Emmanuel, supérieur des Franciscains de Nazareth, qui nous avait accompagnés de Marseille à Beyrouth, et avait pris là la route directe de son couvent.

Il nous conduit à la maison de Nathanaël : une petite chapelle, dédiée à cet Apôtre sous le nom de saint Barthélemy, occuperait l'emplacement de sa demeure. A l'endroit du miracle des noces, se trouve aujourd'hui une église paroissiale desservie par les Franciscains. Plus bas que le niveau du sanctuaire actuel, on montre les ruines des monuments plus anciens élevés sur cet emplacement. Dans la crypte, une grande amphore, qui doit être contemporaine du Christ, a été placée pour rappeler le miracle du changement de l'eau en vin.

Encore vingt minutes d'automobile, et nous arrivons à Nazareth, délicieuse ville bâtie en amphithéâtre sur la hauteur. La chaleur a diminué depuis Capharnaüm, grâce à l'altitude. Processionnellement, au chant du *Magnificat*, nous allons de la Casa Nova au sanctuaire tout proche de l'Annonciation.

Nous voici dans la grotte qui constituait la maison ou l'arrière de la maison de la Sainte Vierge, l'endroit même où l'Archange Gabriel salua la Vierge pour la première fois de cet *Ave Maria*, que des milliards de lèvres humaines ont redit et rediront après lui ; le lieu même de l'Incarnation du Verbe : *Hic Verbum caro factum est*. C'est ici, sur l'un des quatre

autels que contient la grotte, où l'on descend comme dans une crypte, que j'ai le bonheur, le dimanche 14 septembre, de dire la messe votive de l'Annonciation, en rite double de première classe.

Quelle émotion douce et prenante l'on ressent, en répétant ici les paroles liturgiques qui rappellent ces grands mystères, dont le sens profond semble être « réalisé » pour la première fois ! On ne se lasse pas de se dire : « C'est donc ici, ici même ! » Et ce sanctuaire nous appartient tout entier ; il n'y a pas, comme à Jérusalem ou à Bethléem, à le partager avec les sectes dissidentes.

Après la grand-messe du pèlerinage, chantée par M. Herdrix, nous visitons les autres sanctuaires de la ville, d'abord celui de l'atelier de saint Joseph, appelé le sanctuaire de la Nutrition. Là se trouvait la maison de la Sainte Famille ; là Jésus vécut trente ans sa vie cachée et travailleuse.

Puis, la synagogue, ou plutôt la vieille église sombre qui en marque l'emplacement et qui, avec la chapelle plus récente construite à côté, est desservie par les Grecs unis. Là nous reçoit Mgr Haggear, archevêque grec melchite catholique de Galilée, qui nous adresse quelques paroles sympathiques en français, et nous rappelle les souvenirs, tous joyeux, laissés par Jésus à Nazareth et dans toute la Galilée.

Nous descendons à la Fontaine de la Vierge vers le soir. Comme du temps de Marie, les femmes vont et viennent, portant leurs grandes amphores sur la tête. Rien de plus authentique que cette relique de la Vierge ; c'était la seule source du village. J'ai apporté mon gobelet en prévision de cette visite. L'eau est fraîche et claire ; puisse-t-elle m'être aussi salutaire à l'âme qu'au corps ! On ne se lasserait pas de rester aux abords de cette fontaine, d'où la vue de Nazareth est d'ailleurs ravissante, tant est pittoresque le spectacle des porteuses d'eau qui, dans le costume traditionnel et avec un charme, inattendu chez de pauvres gens, rappellent si bien les souvenirs évangéliques d'il y a vingt siècles.

Ce dimanche 14 septembre fut pour nous la journée du Thabor.

A la suite de Notre-Seigneur et de ses apôtres privilégiés, nous avons monté *in montem excelsum seorsum*, cette montagne arrondie et isolée, qui domine la plaine d'Esdrelon. Mais nous y avons monté avec moins de fatigue que Jésus. Nos rapides autos gravissaient, avec une émulation aussi acharnée que s'il s'agissait d'un grand prix à gagner, les nombreux lacets de la montagne. Au bout d'une heure, nous arrivons de Nazareth au sommet et, sous l'infatigable direction du Père Emmanuel, nous visitons la magnifique église que, il y a quelques mois, le Cardinal Giorgi, légat du Saint-Père, est venu consacrer.

De superbes mosaïques, exécutées dans les ateliers du Vatican, ornent le chœur. La table d'autel est très simple ; c'est l'ancien autel de l'église que les croisés avaient édiflée en ce lieu, et dont les fondations ont d'ailleurs servi à la construction nouvelle.

Ici, comme partout en Palestine, les derniers sanctuaires ne sont que les successeurs de ceux qui furent édifiés par sainte Hélène et par les croisés. On montre même les restes d'une église qu'on croit pouvoir dater du III^e siècle. La tradition semble donc bien sûre pour l'identification du Thabor, et c'est à tort que des doutes furent émis à l'encontre d'une tradition aussi ancienne.

L'église du Thabor est un bel exemple de reconstitution du style syrien des premiers siècles. La construction a coûté de nombreux millions, à cause de la richesse du marbre em-

ployé, à cause aussi de la difficulté de transporter si haut les matériaux. La Custodie de Terre-Sainte a dû construire d'abord à grands frais la route d'automobiles qui conduit au sommet.

J'eus la consolation de donner aux pèlerins la bénédiction du Saint-Sacrement à l'endroit où Jésus se transfigura. Partout nous retrouvons la présence eucharistique du Maître et, si nous n'avons pas le spectacle dont furent favorisés Pierre, Jacques et Jean, notre foi supplée au défaut des sens.

Du haut du Thabor, la vue s'étend à des distances qu'augmentent la pureté du ciel d'Orient. Nous revoiyons le lac de Tibériade, avec au delà le vrai mont des Béatitudes ; nous suivons des yeux le cours du Jourdain, au sortir du lac ; en face de nous, Endor, où se trouvait la caverne de la devineresse, et Naïm, le petit village illustré par la résurrection du fils de la veuve ; à nos pieds, la magnifique plaine d'Esdrélon, que nous retraverserons pour retourner à Nazareth, célèbre par tant de batailles, depuis celle de Débora et de Barac contre les Chananéens, racontée au livre des Juges, jusqu'à celle des Alliés contre les Turcs, il n'y a pas dix ans. Que de fois « la pâle mort a mêlé les sombres bataillons » dans cette vaste plaine entourée d'un cirque de montagnes ! Madianites, Égyptiens, Philistins, rencontrèrent successivement les Israélites au pied du Thabor. C'est ici encore qu'en 1799 eut lieu la victoire décisive de Bonaparte sur les Arabes. Il semble que le Thabor soit un observatoire tout préparé pour suivre à l'aise les péripéties d'un combat. Aussi, les croisés en avaient-ils fait une forteresse.

Aujourd'hui, par une série de petites conquêtes pacifiques, les Sionistes s'emparent de la féconde plaine d'Esdrélon. Des villages tout nouveaux y surgissent, formés de colonies juives venues de partout, grâce à l'argent des financiers de la race.

Sur la foi des frères Tharaud, je croyais le mouvement sioniste condamné à l'échec le plus complet. Ce n'est pas l'avis de Mgr Haggear, que j'ai eu l'occasion d'interroger longuement à ce sujet. M. Misonne connaissait l'archevêque de Galilée, depuis son passage en Belgique avant la guerre. Il lui présenta ses deux compagnons de voyage et, très aimablement, Mgr Haggear nous invita tous les trois à dîner à sa résidence de Nazareth.

Il nous dit le plus grand bien de notre pays si hospitalier, et même de l'Institut Saint-Louis, où Mgr Van Aertselaer le reçut autrefois. Il nous rappela qu'il avait, à cette occasion, assisté aux examens de notre Faculté de Philosophie et Lettres. Avec enthousiasme, il parla du Cardinal Mercier, avec lequel il est en excellentes relations et dont il a lu les ouvrages. Bien au courant de ce qui se passe chez nous, il savait même — le croiriez-vous, mon cher Directeur ? — que le *XX^e Siècle* subissait une heureuse transfiguration (le Thabor est tout près).

Nous étions donc en pays de connaissance, et la soirée que nous passâmes chez l'Archevêque, en compagnie de M. le curé grec melkrite de Nazareth et de M. le D^r Michel, consul de France et de Belgique à Nazareth, fut des plus intéressantes.

J'espère y revenir un jour à l'intention de vos lecteurs, dans un article spécial sur le Sionisme, au sujet duquel je cherche à me documenter davantage.

Jérusalem, 18 septembre 1924.

CHER DIRECTEUR,

Après le Thabor, le Calvaire. Le lundi 15 septembre, nous arrivons enfin à Jérusalem.

Ce fut une rude journée d'auto de 6 à 18 heures, pour aller

de Nazareth à Caïffa et au mont Carmel, revenir à Nazareth, et repartir immédiatement pour Jérusalem, en passant par Naplouse, l'ancienne Sichem. Journée de poussière et de cahotements par monts et par vaux. La perspective d'aboutir le soir à Jérusalem nous fait supporter avec patience les ennuis de cette longue randonnée, qui est loin d'être agréable.

Une brave dame du pèlerinage occupe la quatrième place de notre automobile. Elle porte dans ses bras un pèlerin d'un nouveau genre. C'est un poupon trouvé, âgé d'une huitaine de jours, que les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul de Nazareth lui ont confié, profitant de l'occasion pour le diriger sur leur orphelinat de Bethléem. La petite fille a été abandonnée entre Tibériade et Nazareth, et on l'a apportée chez les bonnes sœurs, qui l'ont fait baptiser hier. Notre compagne est sa marraine, et un pèlerin son parrain ; ils lui ont donné le nom de Henriette Saint-Louis. Avec une sollicitude toute maternelle, la marraine embrasse et dorlote son bébé, et parle de l'emporter avec elle à Paris, pour remplacer les deux fils qu'elle a perdus à la guerre. Tout le pèlerinage s'intéresse au nouveau venu et vient prendre de ses nouvelles aux arrêts.

Du haut du mont Carmel, la vue sur la baie de Caïffa est splendide. Nous revoiyons notre Méditerranée : *Thalatta ! Thalatta !* La pointe blanche du cap, que nous distinguons au Nord, est Saint-Jean d'Acre.

Quand nous avons fait nos dévotions à la Vierge du mont Carmel, un Père Carme raconte aux pèlerins l'histoire de la montagne à partir du prophète Elie. Ce brave Père, à qui nous serons la main, nous apprend qu'il est Hallois, du nom de Jamart. Il y a longtemps qu'il a quitté la Belgique. Il est heureux d'apprendre qu'un de ses concitoyens, qu'il connaît bien, est devenu directeur de l'Institut Saint-Louis, à Bruxelles, et nous charge de lui présenter ses compliments.

Vers midi, arrêt de deux heures à Naplouse pour dîner et pour visiter rapidement la ville, qui est bien intéressante par ses constructions datant des croisés.

Et puis la dernière étape : *Ascendamus Jerosolymam !* Ce n'était pas un petit voyage quand Jésus, à l'âge de douze ans, se rendit tout la première fois de Nazareth à Jérusalem. Le pays dut être plus beau aux environs de la Pâque. Tel que nous le voyons, il est brûlé par le soleil, et ce n'est qu'en approchant de Jérusalem que nous voyons d'autres arbres que les cactus, blancs de poussière, qui forment des haies le long des chemins.

Enfin, nous arrivons en vue de la Ville sainte, non sans ressentir quelque chose de l'émotion que devaient avoir les croisés quand, après tant de fatigues, de combats et de pertes, ils apercevaient le but de leur héroïque expédition. *Lactatus sum in his quæ dicta sunt mihi : in domum Domini ibimus. Stantes erunt pedes nostri in atrivis tuis, Jerusalem !*

Rapidement, dans le tumulte de l'arrivée à la Casa Nôva, Mgr Potard nous organise en procession. Notre première visite doit être pour le Saint-Sépulcre, qui se ferme à 19 h.

Au chant, trop improvisé, des psaumes et des cantiques, nous descendons au Saint-Tombeau, au coucher du soleil. Les Franciscains, nombreux, nous y attendent, et l'un d'eux traduit en quelques mots vibrants les sentiments que nous éprouvons tous en ce moment. Puis, quatre par quatre, nous pénétrons pour la première fois dans le Tombeau, pour baiser la pierre de marbre blanc qui recouvre le rocher sacré.

Dirai-je que la fatigue, la poussière qui nous recouvre, la hâte que nous devons apporter à notre vénération, l'église allant être fermée par ses gardiens musulmans, la vue aussi de cet édifice de mauvais goût, surchargé d'ornements, qui renferme le tombeau du Christ, tout cela refroidit mon

« ODEOLA »



EST UN ENSEMBLE
MERVEILLEUX QUI
RÉUNIT LES QUALITÉS
LES PLUS PRÉCIEUSES
AUX QUELLES ONT AI
PU ATTEINDRE EN
FAIT D'APPAREILS
PNEUMATIQUES.
IL EST INCOMPARA-
BLE PAR SA CON-
STRUCTION ET PAR
SON RENDEMENT AR-
TISTIQUE.

TÉL. : B. 23586

Magasins de Vente : 14, rue d'Arenberg, 14, Bruxelles

Simonet Deanscutter
Orfèvrerie - Orfèvrerie - Horlogerie

GRANDS PRIX
Londres 1903
Bruxelles 1910
Sera 1913

72 Rue Coudeberg
1^{er} M^o de la Cour
Bruxelles

Hermance BARTHEL

ARTISTE FLEURISTE

Médaille d'Or France, Belgique

49, RUE ROYALE
- BRUXELLES -

Tél. 285-45

- Fleurs de premier choix -
Mariages - Bals - Soirées

X É D I T I O N S

Crédit Général Liégeois

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital : 90.000.000

Réserves : 20.250.000

Succursale de Bruxelles

68, Rue Royale et 35, Rue des Colonies

BUREAUX :

« BRUXELLES-MARITIME », 30, Place Saintelette.

VILVORDE, Rue de Louvain.

Ne conservez pas votre argent sans lui faire produire un intérêt, même si vous en prévoyez l'emploi dans un délai prochain. Placez-le à court terme au CRÉDIT GÉNÉRAL LIÉGEOIS, qui bonifie actuellement :

en compte de QUINZAINE : (préavis de 3 jours)	4,90 %
en compte à UN MOIS : (préavis de 3 jours avant le 15)	5,00 %
en compte de SIX MOIS : (au 5 ou au 20 du mois)	5,25 %

avec facilité de retrait anticipé :

1 ^o) après le cinquième mois	5,20 %
2 ^o) après le quatrième mois	5,15 %
3 ^o) après le troisième mois	5,10 %
4 ^o) après le deuxième mois	5,05 %
5 ^o) après un mois	5,00 %

Ces placements temporaires, très avantageux, peuvent être faits par sommes rondes : 500 Frs minimum et multiples de 500 Frs

LIBRAIRIE SAINT-LUC
MON LIELENS
 R. VAN ESPEN-DUFLOT SUCC.
26; rue de la Montagne, 26; BRUXELLES

MISSALE ROMANUM — BREVIARIUM ROMANUM
 LIVRES LITURGIQUES — ASCETISME

Grand choix de livres de prières et de chapelets
 IMAGERIE RELIGIEUSE — CACHETS DE 1^o COMMUNION

Typographie - Lithographie - Reliures

CARRELAGES

J. SWARTENBROECKX
 6, Avenue de la Porte de Hal, 6
 BRUXELLES

REVETEMENTS
 Téléphone B 15911



Horlogerie Centrale
 MAISON FONDÉE EN 1864
 3, rue de Flandre, BRUXELLES

MONTRES, PENDULES EN MARBRE
 ET CUIVRE, RÉVEILS

Grand choix de régulateurs
 à carillon « Westminster »

Atelier spécial pour réparations.
 Travail soigné et garanti.

Banque de l'Arrondissement d'Anvers
 SOCIÉTÉ ANONYME
 SIÈGE SOCIAL : Longue rue Neuve, 107-111, ANVERS

Succursale : Rue Théophile Roucourt, 2, Berchem-lez-Anvers

Comptes chèques. — Ouvertures de crédit — Comptes à terme.
 — Comptes de quinzaine. — Caisse d'épargne. — Location de
 coffres-forts, etc., etc.

LE GLOBE. A. DE STAERCKE, 3, Avenue Louise, Bruxelles

VOYAGES DE NOCES, PARTICULIERS ET POUR GROUPES. — Organisation à forfait de 1^{er} ordre

: : AUTOS ET AUTOS CARS-SALONS : :
 — CARROSSERIE UNIQUE —
 pour mariages — cérémonies — excursions

HOTELS A LOURDES. — Retenez-les en nos
 bureaux aux tarifs même des hôtels par le
 GLOBE TICKET HOTEL : : : :

A LA
VIERGE NOIRE
Bruxelles
 Coin des rues Ste-Cathérine et de la Vierge Noire

CHOIX INCOMPARABLE
 DE
Vêtements pour Hommes et Enfants

COUPE IRREPROCHABLE
PRIX MODÉRÉS

Rayon spécial de Vêtements sur mesure
 VÊTEMENTS DE TRAVAIL, COLLÈGES, PENSIONS,
 ADMINISTRATIONS
LIVRÉES

Succursales à ANVERS, TOURNAI et CHARLEROI

Grand Cremant
 du Château des Cheminières

Médailles d'Or, Grands Prix, etc. aux Expositions
 Provenant des cépages sélectionnés des meilleurs crus
 de Champagne cultivés dans le vignoble des Cheminières

Nouveau Prix-Courant
 par suite de la baisse des Prix

La bouteille champenoise de 80 centilitres :
12 Bouteilles. fr. fr. 82,75 rendu Jeumont
24 Demi-Bouteilles fr. fr. 98,60 » »
 Caisse d'essai - 4 Bouteilles fr. fr. 27,75 » »
 emballage compris.

(Demi-doux, demi-sec, Dry et Brut)

Seuls les simples droits de régie (0,14 fr. par bouteille), les frais de
 port, de douane, taxe de transmission belge sont à la charge du client.

S'adresser à M. Félix DOCHAIN, 245, Chaussée de Gilly,
 à Couillet (Belgique);
 soit à M. DOCHAIN-DEFER, Élysée Building, 56, Rue du
 Faubourg St-Honoré, Paris;
 ou 4, Rue d'Aguesseau, Paris.

émotion ? Il faudra revenir ici à loisir, seul, pour méditer sur le mystère de la Résurrection, sans trop regarder les méchantes peintures qui prétendent représenter le grand miracle, ni toute la pacotille ornementale, que les pauvres hommes ont accumulée en ce lieu, le plus sacré du monde.

Le lendemain, sous la conduite du Père Stanislas, un franciscain polonais, dont la bonne humeur soutiendra, huit jour durant, notre courage à Jérusalem, nous visitons en détail cette vénérable et singulière basilique, unique au monde, où, comme dans un caravansérail de religions, les cultes se rencontrent et se heurtent, en attendant qu'ils se fassent la guerre. Le cas s'est présenté encore, aux Pâques dernières, entre Coptes et Latins.

Les Coptes ont un petit édicule à eux, adossé au saint Tombeau et, tandis que les prêtres catholiques célèbrent la messe à l'intérieur, ils nasillent les longues lamentations de leur office.

Les Grecs schismatiques possèdent le grand chœur en face du Tombeau ; ils ont aussi l'autel principal du Calvaire, à côté duquel deux autres autels sont réservés aux catholiques.

Les Arméniens possèdent la chapelle souterraine de l'Invention de la Croix par sainte Hélène.

Je laisse le détail qui, comme vous le savez, est plus compliqué. Le Saint-Sépulcre lui-même est neutre, et les diverses communions s'y succèdent. Chacune a ses cierges et ses lampes extérieures, et chacune apporte et emporte ses chandeliers et ornements intérieurs.

L'unique porte de ce sanctuaire hétéroclite est gardée par les Musulmans, qui l'ouvrent moyennant une taxe payée chaque jour et variant selon le nombre d'heures d'ouverture. A 19 heures, la porte se ferme, et les couvents des différents rites dont la basilique est flanquée et qui n'ont pas de porte donnant sur la rue, deviennent ainsi chaque soir une vaste prison

Toute la nuit, d'ailleurs, les offices continuent. A partir de minuit, des prêtres pèlerins disent la messe au saint Tombeau, après s'être laissé enfermer dans la basilique. Ils logent dans des réduits aménagés aux galeries supérieures, dépendance du couvent franciscain. M. Misonne, qui a eu cette aubaine, nous raconte les aventures de cette nuit passée en grande partie à errer dans un labyrinthe de corridors, de chambres et de galeries. Il a pu dire la messe à 4 heures. Je devais lui succéder à 4,30 heures et, l'église s'ouvrant à cette heure-là, je pouvais rester loger à l'hôtel.

Mais il m'arriva une aventure qui retarda ma messe d'une heure.

Je croyais connaître le chemin du Saint-Sépulcre, mais qui se retrouverait à Jérusalem, dans ces rues étroites, enchevêtrées, dans l'obscurité de la nuit ? Le fait est que je m'égarai bientôt. Je tournai dans des ruelles tortueuses, qui aboutissaient à des impasses. Le long des murs, car ne parlons pas de trottoirs inexistant, des Arabes, Bédouins ou Juifs étaient endormis, dont, au clair de la lune, j'apercevais les figures patibulaires. De temps en temps, l'un d'eux s'éveillant, je me risquais à demander mon chemin sans parvenir à me faire comprendre. Je suppliais mon Ange gardien de me mettre sur la bonne voie, mais je crois qu'il s'amusa de mon embarras et de ma crainte de ne pas sortir vivant de ce dédale. J'enfilai au hasard des rues impossibles et sordides, des bazars voutés ; puis, trop sûr de m'égarer davantage, je revenais sur mes pas. Malgré moi, j'assistais au réveil de la ville, car peu à peu la clarté du jour l'emportait sur celle de la lune. Enfin,

sur la foi d'un Musulman parlant anglais, j'aboutis à... la mosquée d'Omar, sur l'esplanade du Temple, que je reconnus pour l'avoir vue en photographie. Le Saint-Sépulcre était bien loin, mais au moins j'allais retrouver mon chemin ; j'avais un point de repère, et je pouvais consulter le plan de la ville, qui n'avait pu me servir dans le labyrinthe obscur de rues sans noms.

Tout à coup, un gros Musulman se précipite vers moi, gesticulant et criant dans un langage inintelligible, à quoi j'essaye en vain d'opposer des explications françaises ou anglaises. Je ne comprends qu'une chose, c'est que je foulais un terrain sacré et que je devais déguerpir au plus tôt de l'esplanade. Je ne demandais pas mieux ; voilà une heure que je cherchais autre chose.

Grande fut ma surprise d'apprendre, en arrivant au Saint-Sépulcre, que je pourrais quand même dire la messe sur la pierre du saint Tombeau, M. Hendrix, qui devait me succéder, ayant pris ma place. (Lui aussi s'était égaré, mais il était tombé dans une mosquée, d'où deux Musulmans armés l'avaient escorté jusqu'au bon endroit). Ce n'était donc qu'un demi-mal, mais j'avais gravi mon Calvaire, avant de jouir de la Résurrection !

Je ne vais pas, cher Directeur, essayer de vous décrire toutes les curiosités, sacrées ou profanes, de Jérusalem. En dehors de Rome, y a-t-il une ville au monde qui ait plus de souvenirs intéressants les chrétiens ? Mais, je le savais à l'avance et je vous l'ai dit, je ne retrouverais pas ici les émotions et le bonheur que tout catholique ressent dans la Ville Éternelle. Jérusalem est un tombeau vide, Rome est la ville vivante. A Rome, nous sommes chez nous ; ici, nous gagnons des indulgences plénières en récitant des prières dans les sanctuaires schismatiques ou dans les mosquées.

Tristesse de penser que le Cénacle appartient aux Musulmans, qui en ont fait une mosquée, et que les catholiques ne peuvent y entrer qu'en se déchaussant ! Heureux encore d'y pouvoir pénétrer et prier à haute voix, ce qu'ils ne toléraient pas autrefois.

Et puis, même dans les sanctuaires catholiques, ce doute qui plane sur tant de souvenirs est décevant. Nous visitons le palais de Caïphe, ou du moins les arcades qui le remplacent et, dans une petite chapelle, la prison très étroite où Jésus passa la nuit. Je demande au Père Franciscain : « Est-ce bien certain que c'est l'endroit ? » Il me répond : « Il n'y a qu'une chose certaine à Jérusalem, c'est qu'il y a un seul Dieu en trois personnes ». De fait, pendant que nous visitons notre palais de Caïphe, Mgr l'évêque de Funchal, de son côté, en vénérât un autre, découvert récemment par les Assomptionnistes, avec sa prison adjacente, et il nous raconte à table que le Patriarche de Jérusalem, Mgr Barlassina, qui l'a piloté, est convaincu que c'est là l'authentique.

La ville a été détruite, reconstruite et redétruite tant de fois depuis l'époque de Notre-Seigneur, qu'il n'est pas étonnant que l'identification des souvenirs soit parfois si difficile. Alors, on se dit que, tous les jours, à la sainte messe, nous touchons le corps et le sang du Christ vivant, et que nous avons dans le Tabernacle, mieux que toutes les reliques du monde.

Le culte des Musulmans pour La Mecque se comprend ; ils ne vivent que du souvenir de leur prophète. Leur religion est figée dans la mort. Nous avons, sur terre, à la fois le Christ invisible dans l'Eucharistie, et le Christ visible dans la personne du Souverain Pontife, qui siège dans la nouvelle Sion et y résidera jusqu'à la fin des temps.

Mais si notre piété souffre de certains froissements en Palestine, il reste que notre instruction religieuse y trouve un excellent accroissement.

Combien l'Ancien Testament et surtout le Nouveau ne s'éclaircissent-ils pas tout le long de nos journées ? Les pierres des rues elles-mêmes nous rappellent l'Évangile, et les campagnes sont l'illustration vivante des paraboles du Sauveur. Combien intéressants les musées, celui des Pères Blancs à

Sainte-Anne, celui des Franciscains à Saint-Sauveur, celui des Bénédictins au sanctuaire de la Dormition ! Toute l'archéologie biblique s'illustre magnifiquement à voir tous ces objets bien catalogués, avec la référence des textes qu'ils éclairent.

Mais il faudrait des heures d'étude pour la visite en détail de ces richesses, et nous sommes, hélas, des pèlerins pressés !

Chan. PAUL HALFLANTS.

Les idées et les faits

Chronique des Idées

Souvenirs littéraires

En tisonnant d'anciens souvenirs à propos d'Anatole France, j'ai retrouvé une histoire de Drumont qui vaut la peine d'être contée.

Au début de juillet 1914, à la veille de la guerre, le vieux polémiste publia chez Crès et à la demande de cet éditeur, un recueil de ses articles de la *Libre Parole*, sous le titre : *Sur le chemin de la Vie* ; et il écrivit en tête du volume quelques pages de préface endolories, lassées, imprégnées du plus âcre désenchantement.

Ce vétéran des lettres, septuagénaire fatigué, s'en allait vers la tombe dans la nuit d'une quasi-cécité, traînant derrière lui, comme disait Bossuet, la longue chaîne de ses espérances trompées. A entendre son lamento dont il scandait les strophes par des coups de sifflet, le destin lui avait été dur.

Les Juifs, en vain combattus par sa vaillante plume, tenaient toujours le haut du pavé, ils restaient les maîtres. L'Académie, à l'autour de la *France Juive* avait préféré Marcel Prévost, l'auteur des *Demi-Vierges*, et une carte de félicitation adressée à l'élu, son ancien élève, par le célèbre Père Du Lac, avait fait scandale, et rendu à Drumont son échec plus cuisant.

Mais le grand grief de l'écrivain anti-sémite contre la Providence, c'était l'insécurité de ses vieux jours, c'est qu'un peu d'or n'avait pas payé sa plume d'or, et avec des airs de Parisien blasé, revenu de tout, et cependant aigri et morose, il s'en prenait aux riches catholiques, en fin de compte, à Dieu lui-même.

« Les legs faits au socialiste Bebel, écrivait-il, se montent à des millions. Jamais on n'a fait un legs à Veuillot. Un de ces privilégiés de la fortune, un de ces possesseurs d'immenses domaines n'a jamais songé à me dire : « Vous avez beaucoup travaillé, vous devez avoir besoin de vous reposer. Je vous lègue une cabane et des arbres pour vous abriter. »

Loin de là, Drumont prétend n'avoir jamais rencontré chez les riches catholiques, dont il a défendu les intérêts, « un bon mouvement, un acte de sympathie et de cordialité... mais haine, aversion, ingratitude. » Et revient sous sa plume cette amère doléance qui cherche querelle à Dieu : « Il semble quelquefois que Dieu ne protège guère ceux qui combattent en son nom... A côté de cela, les sacrifices, qui n'ont jamais fait que du mal, ont le bonheur, la santé, le succès. »

Le rappel de Veuillot parmi ces reproches et ces lamentations n'était assurément pas indiqué. Il avait l'âme très fière, le fils du tonnelier du Gâtinais, du mastroquet de Bercy, qui ne vécut que du produit de sa plume. On sait qu'après la suppression de l'*Univers* qui le dépouillait de ses moyens réguliers d'existence, Veuillot refusa net les fonctions largement rémunérées et très peu absorbantes d'administrateur-délégué des chemins de fer romains, presque une lucrative sinecure, que M. de Sacy, des *Débats*, concessionnaire, lui offrait avec une généreuse délicatesse. Le grand journaliste n'avait qu'à se baisser un peu pour ramasser beaucoup d'argent, il entendait rester debout, indépendant, tout entier au service de l'Église. On sait aussi que le bon Pie IX fit un jour à son valeureux champion un don royal de cinq mille livres pour le récompenser du *Parfum de Rome*, mais que l'illustre écrivain, au risque de froisser en montrant trop d'indépen-

dance, reversa intégralement dans la caisse du Denier de Saint-Pierre la libéralité pontificale.

Ce plébéien-là, que le misérable Emile Augier traîna sur la scène dans le *Fils du Géboier*, comme un condottière, un vendu, était en réalité très grand seigneur. Il était surtout grand chrétien. Assailli par les plus rudes épreuves, frappé au cœur par les coups répétés de la mort qui lui ravit sa femme et trois enfants, il se courbait humblement sous la croix et bénissait Dieu de la grâce de la souffrance, sa visiteuse de choix. Tourmenté aussi par un mal d'yeux, comme Drumont, il s'en consolait en rimant des chansons par les rues de Paris.

Il ne médisait pas des riches que sa plume tant de fois convia aux largesses de la charité et qui s'honoraient d'accueillir le défenseur de toutes les bonnes causes dans leurs demeures seigneuriales qu'il appelait « ses châteaux ».

Au surplus, il ne rêva jamais d'une cabane, même entourée de quelques arbres, où reposer sa tête ; il pouvait dire, comme Polyucte :

*J'ai de l'ambition, mais plus noble et plus belle,
Cette grandeur périt, j'en veux une immortelle,
Un bonheur assuré, sans mesure et sans fin,
Au dessus de l'envie, au-dessus du destin.
Est-ce trop l'acheter que d'une triste vie
Qui tantôt, qui soudain me peut être ravie...*

Je reviens à Drumont. A la fin de sa préface, il demandait « aux humbles prêtres plus près du cœur de Dieu que les millionnaires catholiques », d'intercéder auprès de lui en sa faveur et voici l'étrange requête qu'il plaçait sur leurs lèvres :

« Ce pauvre Drumont a travaillé toute sa vie, il n'a pas écrit une ligne, dans cette vie, qui pût corrompre personne ; il a défendu les traditions et les croyances qui ont fait la gloire de l'ancienne France. Comme vous ne l'aimez pas, vous ne lui avez jamais accordé aucune de ces faveurs temporelles que vous avez prodiguées à tant de coquins. Vous ne sauriez, dans ces conditions, demander qu'il joigne les mains tous les soirs en murmurant : *Gratias ago tibi, Domine, pro universis beneficiis tuis*. Ce n'est pas une raison pour lui refuser la seule chose qu'il vous demande ; il désire disparaître le plus tôt possible de cette terre et il a assez travaillé pour avoir le droit de se reposer et de ne pas assister au spectacle des humiliations et des horreurs qui attendent une nation qui est absolument gouvernée par des Juifs. Épargnez-lui les douleurs préparatoires ; soufflez dessus au moment où il s'y attendra le moins... En agissant ainsi, vous apparaissez, pour la première fois, dans une attitude de bonté dans cette existence douloureuse qui a été toute de travail et de luttes. »

Je m'enhardis à lui faire savoir, par la voie du journal, qu'un prêtre, à ma connaissance, un peu bien embarrassé de faire à Dieu ce message, l'ayant tout de même commencé, s'était attiré cette interruption :

— « Vous direz à mon ami Drumont qu'il est un grand... enfant. (Je crois même que le vocable trillittéral était plus énergique). Il prétend être payé comptant de ses services, rubis sur l'ongle. Et s'il me plaît à moi de le payer dans l'autre monde, le capital de la dette remboursé avec intérêts composés ? Il exige d'être payé avec ces hochets dérisoires et ces feuilles mortes des honneurs et des biens d'ici-bas, dont je fais si peu de cas, « présents de nul prix » que je laisse les coquins s'en gorger. Et s'il me plaît à moi de le payer avec

des honneurs immarcescibles et des biens immortels ? Il réclame à grands cris une cabane croulante avec quelques arbres alentour. Et s'il me plaît à moi de l'installer un jour dans mon palais du ciel, respalissant parmi les frondaisons éternellement verdoyantes ! »

Et le prêtre de risquer une réplique :

— « Mais, Seigneur, qu'y faire ? Il y a deux hommes en Drumont : un croyant meueval et un gavoche sceptique, et celui-ci fait parfois la nique au premier... Si tout de même, vous lui aviez donné quelques avances i-i-bas, un fauteuil sous la coupole Mazarin, un vide-bouteilles à Soissy-sous-Etiolles, le sceptique se serait tui coi et le croyant eût dit merci... »

— Comment des avances ! fut-il répondu. Mais je lui ai donné des Youpins à trépaner avec sa plume tant qu'il en a voulu. Je lui ai donné l'esprit clair, le parler limpide de France, les joies de l'historien, les voluptés de l'artiste, l'illustration d'un chet d'école, le marbre de la tribune parlementaire et l'enclume autrement retentissante de la presse, une apothéose délirante au port d'Alger avec palmes d'or et trompettes d'argent, par dessus tout je lui ai donné la noblesse du baptisé et la foi du chrétien. De quoi se plaint-il et qu'attend-il pour me rendre grâces ?

— Seigneur, je vous assure que le brave Drumont vous sait gré des dons que vous lui avez si libéralement départis. Mais voilà, il y a deux hommes en lui. L'un a tonné contre la ploutocratie juive et judaïsante, n'a cessé de vitupérer et de maudire le règne de l'argent, et voudrait vous immoler le veau d'or. L'autre tout de même en ramasserait volontiers quelques morceaux, pour les utiliser... à votre gloire. »

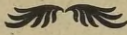
Ici s'arrêta l'audience. L'intercesseur sentit qu'il en avait dit trop. Il n'osa pas achever la patenôtre commencée en demandant à Dieu de souffler sur Drumont à l'improviste.

Survint la guerre qui coupa court à toute correspondance, mais le vœu imprudent fut exaucé. Drumont fut frappé, en 1917, d'apoplexie foudroyante à la clinique où il allait faire soigner sa vue abîmée.

On a dit alors que les Juifs s'étaient perfidement vengés de leur terrible adversaire, ils avaient introduit chez le fougueux antisémite une infirmière juive qui aurait été la Dalila de ce Samson.

Ils étaient mieux inspirés sans doute, les hommes de lettres du dix-septième siècle qui, sur le soir de leurs jours, fermaient les yeux aux vanités de la terre, se retiraient du monde et mettaient un intervalle entre leur vie et leur mort pour songer à l'éternité. Autrement sage aussi, cet ami de Drumont, le doux Coppée, béniissant la « bonne souffrance » et finissant en sereine beauté, contrit et repentant.

J. SCHYRGENS.



ALLEMAGNE Comptes à régler

La *Frankfurter Zeitung* donne les renseignements suivants sur l'état actuel des pourparlers d'ordre financier entre la maison des Hohenzollern, représentée par son « fondé de pouvoir général », M. von Berg, et l'Etat prussien.

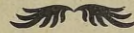
Ce dernier avait élaboré à la date du 28 février dernier un projet d'accord, qui en substance laissait à l'Etat un certain nombre de châteaux et de propriétés hohenzollerniennes, qui non seulement ne lui auraient pour la plupart rien rapporté, mais dont l'entretien aurait exigé des sommes considérables. Les Hohenzollern recevaient d'autre part une série de châteaux pouvant leur servir de lieux de résidence, et restaient en possession de capitaux qui, à la fin de 1922, représentaient de 180 à 200 millions de marks et — à peu près — de ceux de leurs domaines dont l'exploitation était avantageuse. Les diamants de la couronne restaient à l'Etat, et une série de questions devait être réglée par voie d'arbitrage. Mais M. von Berg a rejeté ces propositions et a demandé 300.000 *morgen* (arpents) de plus, comme condition préalable à une simple discussion par les Hohenzollern du projet d'accord.

Ceux-ci comptent aujourd'hui quarante-trois membres en tout, dont vingt-six appartenant à la lignée principale et dix-sept à la lignée secondaire. Le projet d'accord laissait à ceux-là plusieurs propriétés, dont une d'une valeur de deux millions et demi de marks-or et les autres d'un revenu annuel net de 1.250.000 marks-or. La lignée indirecte (famille du Prince Frédéric-Léopold) et la « lignée Albert » (*Albrecht-Linie*) n'étaient pas plus mal partagées. Somme toute, l'Etat prussien a offert de laisser aux mains des Hohenzollern cent soixante mille *morgen* de terres d'une valeur totale de 80 millions de marks-or (sans parler des lieux de résidence, etc.). Mais M. von Berg

a demandé, nous l'avons dit, 300.000 *morgen* de plus, comme entrée en matière seulement.

La feuille francfortoise estime qu'il y a dans le projet d'accord amplement de quoi nourrir une famille de quarante-trois personnes, encore qu'il soit vrai que les terres rapportent moins que par le passé, que les impôts soient exorbitants, etc. Mais quoi ? Tout le peuple allemand n'est-il pas terriblement appauvri ? Les impôts pèsent-ils moins lourdement sur lui que sur les Hohenzollern qui, dit le journal, sont bien pour quelque chose dans ses souffrances et sa misère ? Comment qualifier leur « insatiabilité » ? Elle est du reste, remarque la *Frankfurter Zeitung*, dans les traditions de la famille, bien avant la Révolution.

Il va de soi, conclut-elle, que l'Etat prussien ne saurait en aucune façon modifier dans un sens plus avantageux pour les Hohenzollern les propositions déjà faites. Si l'ancienne maison régnante persiste à les repousser, une seule voie reste ouverte : la voie législative. Que, dans ce cas, les Hohenzollern formulent eux-mêmes leurs exigences à la face du peuple allemand. Ce serait là, ajoute du reste la *Zeitung*, une façon de propagande anti monarchiste, à laquelle rien ne saurait se comparer comme efficace.



TURQUIE Les Turcs en Europe

D'après un article de William Miller : « Le retour des Turcs », dans THE QUARTERLY REVIEW d'octobre 1924.

A partir de la paix de Karlowitz (1699) jusqu'à l'automne de 1922, les possessions turques en Europe n'avaient fait que décroître. Le XIX^e siècle en particulier a vu la libération de la Serbie, de la Grèce, de la Roumanie, de la Bulgarie. La première guerre balkanique avait presque éliminé la Turquie du continent européen ; le traité de Sèvres l'avait réduite à l'étroite bande de terre entre le Bosphore et les lignes de Tchataldja. Puis un revirement s'est produit : le mouvement nationaliste, la guerre turco-grecque, l'armistice de Moudania (11 octobre 1922), enfin le traité de Lausanne. La Turquie reprenait Andrinople et touchait de nouveau à la Maritza.

D'aucuns voient dans ces faits les indices d'une grande renaissance turque. Mais, bons soldats, les Turcs sont de fort mauvais administrateurs, surtout quand il s'agit des populations chrétiennes. Ils se sont montrés en revanche bons diplomates et, sachant qu'ils n'avaient pas à craindre, de la part d'une Europe divisée et surtout fatiguée, une nouvelle guerre (le seul argument que comprennent les Orientaux, c'est la force), ils ont pu s'assurer des avantages inespérés. La France et, à un degré moindre, l'Italie ont poursuivi une politique turcophile ; M. Lloyd George s'est surtout payé de mots. L'opinion publique anglaise ne lui aurait sans doute pas permis de faire la guerre ; et si l'Angleterre l'avait faite, elle n'aurait trouvé personne à ses côtés.

Quelles sont les causes du triomphe provisoire des Turcs ? D'abord la défaite, aux élections de novembre 1920, de Venizélos et le retour du Roi Constantin ; puis l'évacuation française de la Cilicie, qui non seulement porta un coup sensible au prestige de l'Europe, mais laissa aux mains des Turcs beaucoup d'armes et de munitions. A partir de ce moment, ceux-ci marchèrent de succès en succès.

Quels seront les résultats du « retour » des Turcs ? Tôt ou tard de nouvelles guerres. La Turquie a de nouveau une frontière commune avec la Bulgarie, cet ennemi acharné de la Serbie. Celle-ci pourrait être prise un jour, comme dans un étau, entre les turco-bulgares et la Hongrie, alors que les bolchéviks menaceraient la Roumanie en Bessarabie. Des Balkans la conflagration pourrait s'étendre ailleurs.

Certains naïfs s'imaginent avoir affaire à une nouvelle Turquie, avec une mentalité nouvelle et une culture occidentale. Une fois déjà l'Europe a passé par des illusions pareilles, après la révolution turque de 1908. C'est le cas de répéter la réponse de Miss Edith Durham, qui a beaucoup voyagé en Orient, à un enthousiaste : « Vous pouvez, si vous le voulez, décréter que tous les chats sont des chiens ; ils n'en resteront pas moins chats. » La nature humaine ne change pas en un jour, surtout en Orient. L'histoire de la Turquie au XIX^e siècle est pleine de « réformes » : toutes restèrent lettre morte.

Les racines de la puissance turque ont de tout temps été en Asie, d'où les Turcs sont venus et à laquelle ils appartiennent. On ne voit même pas trop ce qu'ils gagnent à revenir en Europe. Aucun homme sensé ne peut objecter à l'existence d'un Etat turc en Asie : il s'agit d'empêcher une répétition des cent ou cent dix dernières années, en réinstallant la Turquie dans cette « poudrière de l'Europe », dont un des objets de la dernière guerre était justement de les expulser.

Économiquement le retour turc pourra profiter — et a sans doute déjà profité — aux amateurs de concessions ; à un point de vue plus général, il n'a pas de valeur. La domination turque qu'a-t-elle fait de bon naguère à la Thrace, à la Macédoine, à l'Albanie ? Il est naturel que les Turcs veulent être les maîtres « chez eux » ; mais ce « chez eux », c'est l'Asie.

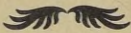
Les horreurs de la guerre ont terriblement émoussé le sens moral des peuples ; on ne s'intéresse plus aux « atrocités », elles ne choquent plus — ou on n'y croit plus. Il est vrai, les Turcs n'ont pas été les seuls à les commettre ; mais les horreurs arméniennes sont ineffaçables.

Le triomphe turc constitue un précédent dangereux à l'égard de l'Allemagne, de la Hongrie, de la Bulgarie. Si la Turquie a pu forcer les Puissances à reviser un traité qui lui déplaisait, pourquoi les autres Etats vaincus ne tâcheraient-ils pas de l'imiter ? D'autre part, une chose est de tailler en pièces une armée de soldats désorganisés ; autre chose est de former un Etat moderne avec les capacités et les ressources dont peuvent disposer les gouvernants d'Angora. Leurs amis leur prêteront bien de l'argent, mais ce sera au détriment de leur indépendance. Mais il n'y a pas que l'argent. Les Turcs ont produit de bons généraux et de bons diplomates, mais un seul grand administrateur. Et il n'a pas paru de second Midhat.

Dès à présent il est évident que le commerce de Smyrne ne pourra revivre en l'absence d'une population chrétienne ; expulsions et massacres sont donc non seulement des crimes, mais des bévues économiques.

Le retour — provisoire, croit M. Miller — des Turcs en Europe peut toutefois avoir un côté positif ; peut-être, en présence de ce danger, les Etats chrétiens des Balkans « mettront-ils leurs maisons en ordre ». La Grèce en particulier, il faut l'espérer, saura mettre fin aux divisions qui la déchirent. Peut-être même arrivera-t-elle à s'entendre avec l'Italie ; et la Grèce et l'Italie, ayant terminé leurs désaccords, entreprendront-elles la « pénétration pacifique » de l'Asie-Mineure. Mais, et avant tout le reste, les événements ayant abouti au traité de Lausanne devraient apprendre aux Grecs à ne compter que sur eux-mêmes.

Résumons-nous : les suites de la guerre turco-grecque et de la Conférence de Lausanne ne devraient guère donner satisfaction aux Puissances. Celles-ci n'ont pas — loin de là — augmenté leur prestige ; le traité qu'elles avaient élaboré a été mis en pièces par le sabre d'un général turc ; les Etats balkaniques sont alarmés. Mais le « retour » des Turcs n'est pas définitif. Toute l'histoire des deux derniers siècles nous porte à croire le contraire ; seulement, avant que les Turcs ne quittent l'Europe pour de bon, un nouveau chapitre d'histoire devra être écrit avec du sang humain dans les plaines de Thrace.



AMÉRIQUE

Le pont entre les Amériques

D'après un article du Dr Bailey K. Ashford : « Le pont entre les Amériques », dans THE NORTH AMERICAN REVIEW de septembre 1924.

L'île de Porto-Rico possède 1.299.809 habitants, soit 378 par mille carré. 55 % des habitants sont illettrés ; il y avait 77 % d'illettrés lorsque l'île devint américaine. 42 % du budget de l'île sont annuellement dépensés pour l'instruction publique.

Le Portoricain est de nature douce et « adaptable » et, au point de vue des mœurs, de tendances conservatrices. Il est dévoué de tout son cœur à son île ; excellent mari et père ; son hospitalité est toute patriarcale. Il est tolérant, traite les autres comme il aimerait qu'on le traitât lui-même, est épris de la liberté de pensée, de parole et d'action. Il est très humaniste, a une imagination exubérante, s'adonne volontiers à l'art, à la musique et à la poésie. Il est assoiffé de savoir. Jadis il envoyait ses fils et ses filles achever leur éducation en France et en Espagne. Aujourd'hui qu'ils sont Américains, des centaines vont aux Etats-Unis et au Canada pour s'instruire, quelquefois sans avoir un mot d'anglais.

Les Portoricains sont très précieux pour les Etats-Unis, parce que, tout en étant on ne peut plus loyaux à l'égard de la grande République, ils ont des attaches de sympathie avec les pays de race espagnole. Plus les Etats-Unis auront de citoyens de ce calibre, plus ils se feront d'amis dans le Centre et le Sud-Amérique.

Porto-Rico possède encore 49.246 nègres et 301.816 mulâtres. Les relations entre ceux-ci et les blancs sont tout à fait normales ; ils vivent en paix côte à côte sans pour cela fusionner. Il y a du reste

dans l'île d'autres nationalités encore, la reliant au monde extérieur. Il y a des Français de Corse, des Anglais, des Hollandais, des Allemands, de vieilles familles espagnoles, qui commencèrent par se fixer au Vénézuéla, pour se transporter à Porto-Rico ; il y a aussi quelques Chinois et deux mille Américains, dont près de cinq cents New-Yorkais. L'influence de la culture américaine sur l'île est, somme toute, énorme.

La principale industrie de l'île est l'industrie sucrière ; puis viennent le tabac et le café, d'excellente qualité tous les deux.

En 1922 l'exportation s'est élevée à 72.172.571 dollars (contre 8.583.967 en 1901) ; les importations à 64.175.149 dollars. 90 % du commerce de l'île se font avec les Etats-Unis. Sur ce chiffre de 72.172.571 il faut compter plus de 40 millions de dollars pour le sucre, 15 millions pour le tabac, 4.300.000 pour le café.

L'île de Porto-Rico représente un des sommets d'une chaîne de montagnes autrefois submergée ; la partie la plus profonde de l'Atlantique n'est qu'à une centaine de milles au Nord. Comme dimension c'est la quatrième île des Antilles. Le climat y est assez égal. Sa forme est celle d'un rectangle de 100 milles en longueur et de 35 en largeur. L'intérieur est montagneux, et, comparées aux dimensions de l'île, les montagnes sont passablement hautes. La nature y est très pittoresque et très variée : montagnes, prairies fertiles, palmiers et mer bleue. La beauté de l'île est du reste « féminine » rien de grandiose ; pas d'angles : des courbes ; une petite Suisse tropicale, selon le mot de Th. Roosevelt. Il y a aujourd'hui dans l'île 1.375 kilomètres de routes macadamisées, contre 267 en 1898 (date de l'occupation américaine).

Porto-Rico est situé à mi-chemin entre l'Amérique du Nord et celle du Sud, à l'entrée orientale de la Mer des Caraïbes, à 1.000 milles de Panama et de la Havane, à 1.400-1.800 milles de Vera-Cruz, de New-York et de la Nouvelle-Orléans ; à 3.000-3.600 de Rio de Janeiro, de Santiago, de Cadix et du Cap Vert ; à 650 de Caracas (Vénézuéla) et de Kingston (Jamaïque). Sa situation est idéale non seulement au point de vue d'un entrepôt commercial entre les deux Amériques, mais aussi comme centre où les esprits les plus éminents des deux Amériques peuvent prendre contact. C'est là que l'application de l'idéal américain aux conditions tropicales peut s'opérer le plus facilement ; d'autre part le citoyen de l'Amérique du Sud ou de l'Amérique Centrale s'y sent chez lui, y entend parler sa langue, s'y imbibent de l'essence de la pensée nord-américaine en conversant directement avec des Yankees « représentatifs ».

Combien de raisons, on le voit, pour recommander Porto-Rico comme point de prise de contact pour les deux grandes civilisations qui se partagent les Amériques ! Mais il existe des raisons spéciales pour choisir comme base de cette entente intellectuelle la médecine. Porto-Rico a déjà contribué à améliorer le Nouveau Monde au point de vue médical, en engageant dès 1899 une lutte vigoureuse et finalement victorieuse contre la maladie du ver crochu (*hookworm*). Par la suite de cette campagne, la mortalité dans l'île a diminué de moitié ; la productivité du travail agricole a augmenté de 60 % ; quantité de pâles fantômes ont pris à nouveau figure d'hommes normaux.

A la suite de cette même campagne fut fondé, en 1911, l'Institut de Médecine et d'Hygiène tropicales. Dans l'opinion des fondateurs cet Institut devait se transformer un jour en Ecole de Médecine tropicale. Ce rêve est apparemment près de se réaliser : l'Université de Columbia va, avec l'aide du gouvernement de l'île, ouvrir la première école de médecine tropicale abritée sous les plis du drapeau américain. 100.000 dollars sont assignés par le gouvernement insulaire pour la construction de cette école, et 30.000 dollars seront affectés tous les ans pour son entretien. L'École sera ouverte le 1^{er} novembre.

C'est là une première arche, et très importante, dans la construction du pont intellectuel devant relier l'Amérique parlant l'anglais à l'Amérique hispano-portugaise. Mais d'autres arches s'imposent : université pan-américaine, école d'agriculture tropicale, de commerce pan-américain, de climatologie tropicale, école sanitaire inter-américaine... une longue liste.

Un pareil centre ne ferait concurrence à aucune université ; ce ne serait que l'extension d'organismes déjà existants. Ce ne serait pas une entreprise nationale, une institution purement gouvernementale ; mais bien un grand effort spontané de la haute culture américaine, ayant pour objet d'ériger « une splendide chaussée pour la paix et le progrès internationaux ». Toutes les universités des deux Amériques pourraient coopérer à cette œuvre. Si l'il faut construire d'autres ponts encore, tant mieux. Avant que le pan-américanisme ne devienne quelque chose de plus qu'une expression de rhétorique, il y a encore bien des gouffres à traverser.



EAU DE COLOGNE
IMPERIALE
Rafraîchit comme une source
aux parfums de fleurs
 PARFUMERIE - BOLDOOT - BRUXELLES

Application générale de l'électricité

A. CORMOND

LUMIÈRE - FORCE MOTRICE
 LUSTRIERIE - ABAT-JOUR

1, Rue de Gravelines, BRUXELLES

LIVRES, JOURNAUX, REVUES & PÉRIODIQUES
 ANGLAIS & AMÉRICAINS

ASSORTIMENT LE PLUS COMPLET EN BELGIQUE CHEZ

W. H. SMITH & SON
 ENGLISH BOOKSHOP

LES MEILLEURS DICTIONNAIRES
 ET MÉTHODES POUR L'ÉTUDE DE
 : LA LANGUE ANGLAISE : :

SERVICE D'ABONNEMENTS ET
 INSERTION D'ANNONCES DANS
 TOUS LES JOURNAUX ANGLAIS

SPECIALISTES EN GRAVURES

78, RUE DU MARCHÉ-AUX-HERBES - BRUXELLES

MARCHAND TAILLEUR

COSTUMES

DE

SOIRÉES

ET DE

CÉRÉMONIES

MAISON

L. DUPAIX

50, rue du Marais, Bruxelles

ORFÈVRERIE

CHRISTOFLE

SUCCURSALE DE BRUXELLES

58, rue des Colonies

TÉLÉPHONE 177.84

ORFÈVRERIE ARGENTÉE ET
 DORÉE - ORFÈVRERIE D'AR-
 GENT - SERVICES DE TABLE
 - SERVICES A THÉ -
 - SURTOUT CANDÉLABRES -
 CADEAUX ET CORBEILLES
 DE MARIAGE
 - COUPES DE SPORTS -

Tous ceux qui font de la POLYCOPIE
 emploient

LA PIERRE HUMIDE
 A REPRODUIRE
 Marque « AU CYGNE »

Tout s'efface comme sur une ardoise
 Nombreuses références dans le monde entier. - Envoi franco
 Nombreux dépôts en Belgique

Demandez catalogue :

USINE CYGNE, ST MARS LA BRIÈRE (Sarthe)

MEMORIAL JUBILAIRE

DE

Son Éminence le Cardinal MERCIER

ARCHEVEQUE DE MALINES et PRIMAT DE BELGIQUE

1874-1924

Publié sous la direction du Baron Eugène de Waha de Baillonville, avec la collaboration de la "Revue catholique des idées et des faits", la direction artistique de M^r A. J. J. Delen, conservateur-adjoint du Musée Plantin-Moretus, professeur d'histoire de l'art à l'Académie des Beaux-Arts d'Anvers

SOMMAIRE

1. — Biographie du Cardinal
(Illustrée de nombreux portraits hors texte de Son Éminence aux différentes époques de sa vie).
2. — Son Eminence dans l'intimité
(Illustré de vues superbes et inédites du palais archi-épiscopal).
3. — Le Cardinal et la grande guerre
(Illustrations caractéristiques de cette tragique période).
4. — La Belgique ecclésiastique sous l'autorité de Son Eminence ;
a) Les Evêques et les Evêchés ;
b) Les Cathédrales *(vues extérieures et intérieures)*.
c) Reproduction hors texte des œuvres capitales de l'art religieux national faisant partie de notre patrimoine artistique.
5. — Notice biographique des Papes sous lesquels Son Eminence a exercé son mandat sacerdotal (Portraits).
Le Vatican. — Reproduction d'art des vues historiques : Les jardins, la Chapelle Sixtine, la Bibliothèque, etc..
6. — Hommage à Son Eminence
Lettres autographes des plus hautes personnalités mondiales avec portraits des auteurs, et reproduction des plus remarquables articles publiés à l'occasion du jubilé.
7. — Le jubilé — Compte rendu.
(Illustration des principales phases du jubilé).
Hors texte. — Le portrait en couleurs de Son Eminence
(Textes par d'éminentes personnalités ecclésiastiques, politiques et littéraires).

Description des éditions du Mémorial Jubilaire

ÉDITION DE LUXE

Le MÉMORIAL JUBILAIRE de S. É. le Cardinal Mercier formera un grand volume d'art in-quarto (26 1/2 × 32 cm.) sur papier anglais « Featherweight » pour le texte, sur couché mat crème pour l'illustration.

L'ouvrage constituera un ensemble d'environ deux cents pages, avec de nombreuses et magnifiques planches hors texte ayant trait à la vie et l'œuvre de S. É. le Cardinal Mercier, aux églises de Belgique et à leurs trésors d'art, au Vatican, etc. etc..

Le texte en caractères monastiques, orné de lettrines et de culs-de-lampe originaux et spécialement gravés pour le Mémorial, sera imprimé en deux couleurs.

L'ouvrage sera broché ou relié au choix du souscripteur : broché en carton de Hollande (Van Gelder à la main) ou relié en pleine reliure simili maroquin, feuilles de garde spéciales, impression au balancier à froid et en or, portant l'écu du Cardinal.

Prix : frs. 95.— par exemplaire broché et frs. 125.— l'exemplaire relié.

ÉDITION DE GRAND LUXE

Il sera tiré du Mémorial un nombre restreint d'exemplaires numérotés sur papier de Hollande Van Gelder, filigrané et à la main, et sur carton couché de grand luxe. Reliure d'amateur chagrin et toile, fers spéciaux.

Prix de l'exemplaire : 300.— frs.

ÉDITION NOMINATIVE

Edition sur papier du Japon des Manufactures Impériales (texte et planches), reliure d'art à la main en plein maroquin du Levant et impression en mosaïque.

Édition dont chaque exemplaire sera tiré spécialement pour chaque souscripteur et qui portera son nom en préface et isolément.

Prix de l'exemplaire : 750.— frs.

Comme le nombre d'exemplaires du MÉMORIAL sera strictement limité à celui des souscripteurs, prière d'envoyer les souscriptions sans retard à la REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS, 81, rue de l'Abbaye, Bruxelles.

Caisse générale de Reports et de Dépôts

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGE SOCIAL :

BRUXELLES, 11, RUE DES COLONIES, 11

Capital : 20.000.000 Réserves : 24.000.000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE :

Comptes de Chèques et de Quinzaine.

Dépôts de Titres et de Valeurs.

Lettres de Crédit.

Prêts sur Titres.

Coffres-Forts.

BUREAUX DE QUARTIER :

Place Bara, 14, Cureghem

Parvis Saint-Gilles, 33, Saint-Gilles

Place Saintelette, 26, Molenbeek

Rue des Tongres, 60-62, Etterbeek

Place Liedts, 18, Schaerbeck

Rue du Bailli, 79, Ixelles.



N.B. — Le nouveau numéro du Téléphone est : 28586

Maison du Lynx

rue de la Bourse, 34 BRUXELLES



Lunetterie — Optique — Jumelles
Baromètres — Faces à main
Articles de Luxe et ordinaires

Exécution soigneuse des ordonnances
de Messieurs les Médecins-Oculistes



Etablissement Mauquoy & Fils

Graveurs — Médailleurs — Photgraveurs — Timbreurs

7, Marché St-Jacques, ANVERS

MAISON FONDÉE EN 1875

Tél. 6242

A la Grande Fabrique

E. Esders

26, rue de la Vierge Noire, 26

Bruxelles

Maison fondée en 1877

Téléphone 3003

Diplôme d'honneur à l'Exposition de Bruxelles en 1910

Vêtements pour hommes, dames et enfants

Livrées et uniformes. Vêtements de sports et voyages
Lingerie. Bonnetterie. Chapellerie. Ganterie. Chaussures.
Cannes. Parapluies. Fourrures. Modes.

CHOCOLAT**DU C'ANVERS**LA GRANDE
MARQUE BELGELa marque qui se trouve sur tous
nos Gramophones et Disques*C'est le symbole de la suprématie*Demandez nos Catalogues
et l'adresse du revendeur le plus proche**C^{ie} française du Gramophone**BRUXELLES
171, Boul. Maurice Lemonnier
65, rue de l'Écuyer
42, Place de Meir. — Anvers**VAN CAMPENHOUT Frères et Sœur**

MAISON FONDÉE EN 1873

-: **François VAN NES** Successeur :-

13, RUE DE LA COLLINE, BRUXELLES Tél. : 227.64

TYPOGRAPHIE — LITHOGRAPHIE — PAPETERIE — MAROQUINERIE
FABRIQUE DE REGISTRES — COPIE-LETTRES
CHAPELETS — ARTICLES DE BUREAU — LIVRES DE PRIÈRES

Usine électrique : 36, RUE VANDERSTRAETEN

Etes vous ciré au
"NUGGET"
ce matin ?

LA MAISON DU TAPIS

**BENEZRA**

Rue de l'Écuyer, 41-43, BRUXELLES

TAPIS D'ORIENT, anciens et modernes. MOQUETTES UNIES tous les tons.
TAPIS D'ESCALIERS et D'APPARTEMENTS (divers dessins et toutes largeurs).
CARPETTES DES FLANDRES et autres (imitation parfaite de l'Orient).
: : : : TAPIS D'AVIGNON unis et à dessins. : : : :

Les prix défient à qualité égale toute concurrence

ATELIER SPÉCIAL POUR LA RÉPARATION DES TAPIS